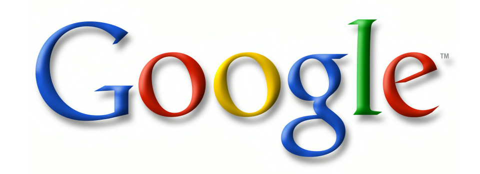
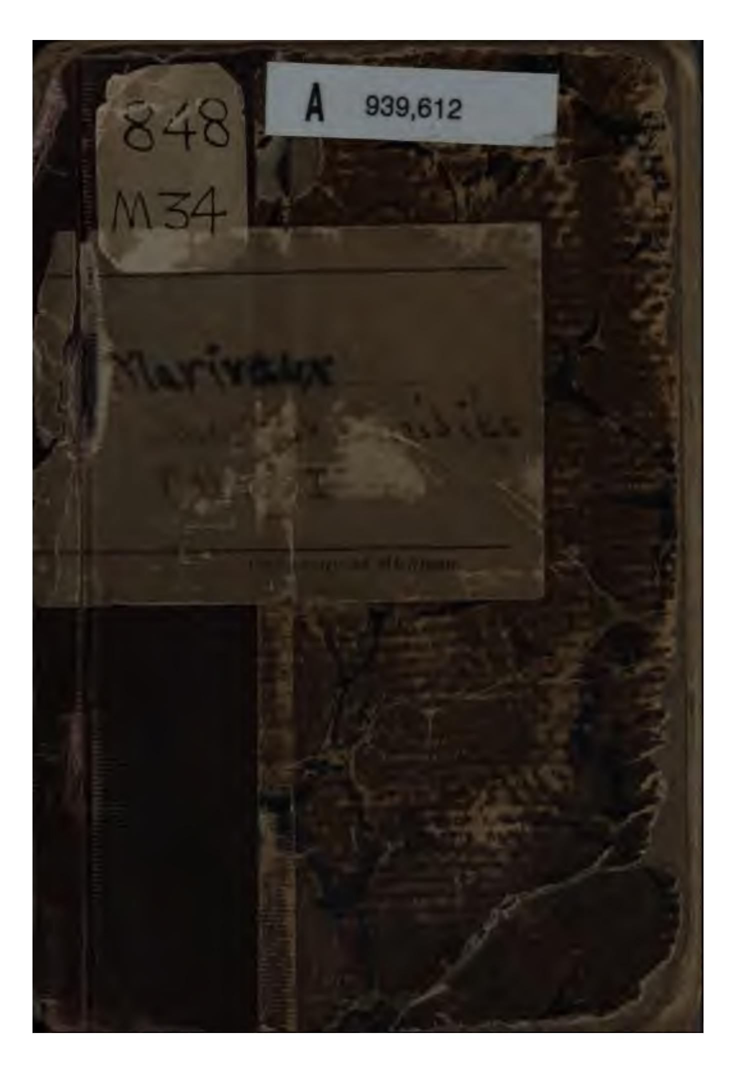
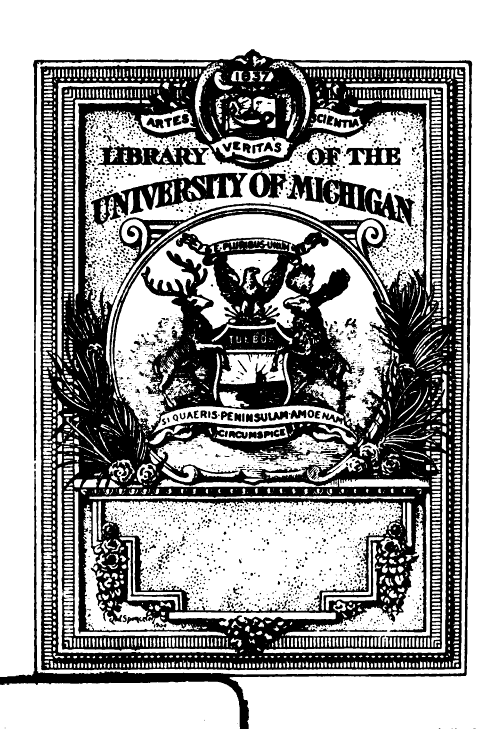



848
M34
A 939,612
Marivaux


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

---

# ŒUVRES CHOISIES

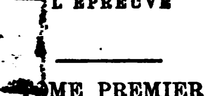
DE

# MARIVAUX

---

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD

---



L'ÉPREUVE

---

TOME PREMIER

---

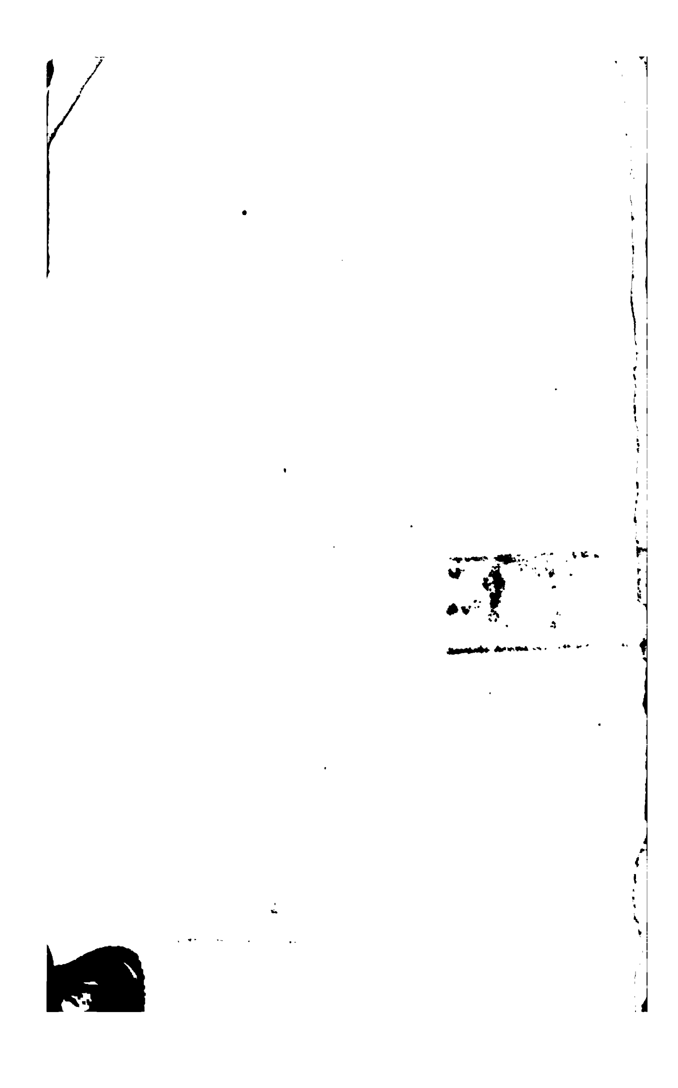
PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

RUE DE RICHELIEU, 8, PRÈS LE THÉATRE-FRANÇAIS

*Ci-devant, rue de Valois, 2.*

1886



# LE JEU DE L'AMOUR
## ET DU HASARD

COMÉDIE EN TROIS ACTES

1793

## PERSONNAGES

ORGON, père de Mario et de Silvia.
DORANTE, prétendu de Silvia.
MARIO.
PASQUIN.
SILVIA.
LISETTE, femme de chambre de Silv
UN VALET de M. Orgon.

*La scène est à Paris, chez M. Orgon.*

# LE JEU DE L'AMOUR

## ET DU HASARD

---

## ACTE PREMIER

### SCÈNE PREMIÈRE

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Mais, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous? Pourquoi répondre de mes sentiments?

LISETTE.

C'est que j'ai cru que, dans cette occasion-ci, vos sentiments ressembleraient à ceux de tout le monde. M. votre père me demande si vous êtes bien aise qu'il vous marie, et si vous en avez quelque joie : moi, je lui réponds qu'oui, cela va tout de suite; et il n'y a peut-être que vous de fille au monde pour qui ce *oui*-là ne soit pas vrai, le *non* n'est pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'est pas naturel? Quelle sotte naïveté! Le mariage aurait donc de grands charmes pour vous?

LISETTE.

Eh bien! c'est encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous; allez répondre vos impertinences ailleurs; et sachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur est fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'avise-t-il de n'être fait comme celui de personne?

SILVIA.

Je vous dis que, si elle osait, elle m'appellerait une originale.

LISETTE.

Si j'étais votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais dans le fond, voyons, quel mal ai-je fait de dire à M. Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée?

SILVIA.

Premièrement, c'est que tu n'as pas dit vrai : je ne m'ennuie point d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon père croie me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine?

SILVIA.

Que sais-je? Peut-être ne me conviendra-t-il point; et cela m'inquiète.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde; qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine; qu'on ne peut avoir plus d'esprit, et qu'on ne saurait être d'un meilleur caractère. Que voulez-vous de plus? Peut-on se figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuse?

SILVIA.

Délicieuse! Que tu es folle avec tes expressions!

LISETTE.

Ma foi, madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espèce-là veuille se marier dans les formes; il n'y a presque point de fille, s'il lui faisait la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour; sociable et spirituel, voilà pour l'entretien de la société. Pardi! tout en sera bon dans cet homme-là; l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais, et on dit qu'il y ressemble; mais c'est un *on-dit;* et je pourrais bien n'être pas de ce sentiment-là, moi. Il est bel homme, dit-on, et c'est presque tant pis.

LISETTE.

Tant pis! tant pis! mais voilà une pensée bien hétéroclite.

SILVIA.

C'est une pensée de très-bon sens. Volontiers un bel homme est fat; je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh! il a tort d'être fat, mais il a raison d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il est bien fait; passe.

LISETTE.

Oui-dà, cela est pardonnable.

SILVIA.

De beauté et de bonne mine, je l'en dispense; ce sont là des agréments superflus.

LISETTE.

Vertuchoux! si je me marie jamais, ce superflu-là sera mon nécessaire.

SILVIA.

Tu ne sais ce que tu dis. Dans le mariage on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable qu'à l'aimable homme; en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractère; et cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense. On loue beaucoup le sien; mais qui est-ce qui a vécu avec lui? Les hommes ne se contrefont-ils pas, surtout quand ils ont de l'esprit? N'en ai-je pas vu, moi, qui paraissaient, avec leurs amis, les meilleures gens du monde? C'est la douceur, la raison, l'enjouement même; il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garantie de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. « Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable », disait-on, tous les jours, d'Ergaste. « Aussi l'est-il », répondait-on; je l'ai répondu moi-même. « Sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. » Oui, fiez-vous-y à cette

physionomie si douce, si prévenante, qui disparaît un quart d'heure après, pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié; sa femme, ses enfants, son domestique, ne lui connaissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promène partout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, ce qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantasque, avec ses deux visages!

SILVIA.

N'est-on pas content de Léandre quand on le voit? Eh bien, chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit ni qui ne gronde; c'est une âme glacée, solitaire, inaccessible. Sa femme, il ne la connaît point, n'a point de commerce avec elle; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort du cabinet, qui vient à table, et qui fait expirer de langueur, de froid et d'ennui tout ce qui l'environne. N'est-ce pas là un mari bien amusant?

LISETTE.

Je gèle au récit que vous m'en faites. Mais Tersandre, par exemple?

SILVIA.

Oui, Tersandre! il venait l'autre jour de s'emporter contre sa femme : j'arrive; on m'annonce : je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé; vous auriez dit qu'il sortait de la conversation la plus badine; sa bouche et ses yeux riaient encore. Le fourbe! Voilà ce que c'est que les hommes; qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui? Je la trouvai tout abattue, le teint plombé, avec

des yeux qui venaient de pleurer; je la trouvai comme je serai peut-être : voilà mon portrait à venir; je vais du moins risquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Lisette; si j'allais te faire pitié aussi! cela est terrible! Qu'en dis-tu? Songe à ce que c'est qu'un mari.

LISETTE.

Un mari, c'est un mari; vous ne deviez pas finir par ce mot-là; il me raccommode avec tout le reste

## SCÈNE II

ORGON, SILVIA, LISETTE.

ORGON.

Eh! bonjour, ma fille. La nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaisir? Ton prétendu arrive aujourd'hui; son père me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne réponds rien, tu me parais triste; Lisette, de son côté, baisse les yeux; qu'est-ce que cela signifie? (*A Lisette.*) Parle donc, toi; de quoi s'agit-il?

LISETTE.

Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une âme gelée qui se tient à l'écart; et puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis, et qui viennent de pleurer : voilà, monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

ORGON.

Que veut dire ce galimatias? Une âme, un portrait! Explique-toi donc; je n'y entends rien.

SILVIA.

C'est que j'entretenais Lisette du malheur d'une femme maltraitée de son mari; je lui citais celle de Tersandre, que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que son mari venait de la quereller, et je faisais là-dessus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une physionomie qui va et qui vient; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, et une grimace avec sa femme.

ORGON, *à Silvia.*

De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'alarme, d'autant plus que tu ne connais point Dorante.

LISETTE.

Premièrement, il est beau, et c'est presque tant pis.

ORGON.

Tant pis! Rêves-tu, avec ton tant pis?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend; c'est la doctrine de madame, j'étudie sous elle.

ORGON.

Allons, allons, il n'est pas question de tout cela. (*A Silvia.*) Tiens, ma chère enfant, tu sais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouser. Dans le dernier voyage que je fis en province, j'arrêtai ce mariage-là avec son père, qui est mon intime et mon ancien ami; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, et que vous auriez entière liberté de vous expliquer là-dessus. Je te défends toute complaisance à mon égard. Si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le

dire, et il repart; si tu ne lui convenais pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendresse en décidera comme à l'Opéra. « Vous me voulez, je vous veux, vite un notaire », ou bien : « M'aimez-vous?—Non. — Ni moi non plus ; vite à cheval. »

ORGON.

Pour moi, je n'ai jamais vu Dorante; il était absent quand j'étais chez son père; mais sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne saurais craindre que vous vous remerciiez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontés, mon père. Vous me défendez toute complaisance... et je vous obéirai.

ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais, si j'osais, je vous proposerais, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grâce qui me tranquilliserait tout à fait.

ORGON.

Parle : si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très-faisable, mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

ORGON.

Eh bien, abuse. Va, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui; si je pouvais le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût? Lisette a de l'esprit, monsieur; elle pourrait prendre ma place pour un peu de temps, et je prendrais la sienne.

ORGON, *à part.*

Son idée est plaisante. (*Haut.*) Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis là. (*A part.*) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier; elle ne s'y attend pas elle-même... (*Haut.*) Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette?

LISETTE.

Moi, monsieur! Vous savez qui je suis; essayez de m'en conter, et manquez de respect, si vous l'osez. A cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous? hem? retrouvez-vous Lisette?

ORGON.

Comment donc! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de temps à perdre. (*A Silvia.*) Va t'ajuster suivant ton rôle. Dorante peut nous surprendre. Hâtez-vous, et qu'on donne le mot à toute la maison.

SILVIA.

Il ne me faut presque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi, je vais à ma toilette; venez m'y coiffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos

fonctions; un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous serez contente, marquise; marchons. (*Lisette sort.*)

## SCÈNE III

MARIO, ORGON, SILVIA.

MARIO.

Ma sœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends : nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frère; mais je n'ai pas le temps de m'arrêter; j'ai des affaires sérieuses, et mon père vous les dira; je vous quitte.

## SCÈNE IV

ORGON, MARIO.

ORGON.

Ne l'amusez pas, Mario, venez, vous saurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur?

ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire, au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres



ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui, mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé! Viendra-t-il en partie de masque lui donnerez-vous le bal?

ORGON.

Ecoutez l'article de la lettre du père. (*Il lit.*) Hum... « Je ne sais, au reste, ce que vous penserez d'une imagination qui est venue à mon fils; elle est bizarre, il en convient lui-même, mais le motif en est pardonnable, et même délicat : c'est qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous que sous la figure de son valet, qui, de son côté, fera le personnage de son maître. »

MARIO.

Ah! ah! cela sera plaisant.

ORGON.

Écoutez le reste... « Mon fils sait combien l'engagement qu'il va prendre est sérieux; et il espère, dit-il, sous ce déguisement de peu de durée, saisir quelques traits du caractère de notre future, et la mieux connaître, pour se régler ensuite sur ce qu'il doit faire, suivant la liberté que nous sommes convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai consenti à tout, en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le secret. De votre côté, vous en userez là-dessus avec la future comme vous le jugerez à propos... » Voilà ce que le père m'écrit. Ce n'est pas le tout; voici ce qui arrive : c'est que votre sœur, inquiète de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même co-

médie; et cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer. Qu'en dites-vous? Savez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la maîtresse et la servante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario? Avertirai-je votre sœur, ou non?

MARIO.

Ma foi, monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrais pas le déranger, et je respecterais l'idée qui leur est inspirée à l'un et à l'autre. Il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement; voyons si leurs cœurs ne les avertiraient pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute soubrette qu'elle sera, et cela serait charmant pour elle.

ORGON.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

MARIO.

C'est une aventure qui ne saurait manquer de nous divertir. Je veux me trouver au début, et les agacer tous deux.

## SCÈNE V

MARIO, SILVIA, *en femme de chambre*, ORGON.

SILVIA.

Me voilà, monsieur; ai-je mauvaise grâce en femme de chambre? Et vous, mon frère, vous savez de quoi il s'agit apparemment. Comment me trouvez-vous?

MARIO.

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet; mais tu pourrais bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrais pas de lui plaire sous le personnage que je joue; je ne serais pas fâchée de subjuguer sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi. Si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir, je les estimerai. D'ailleurs, cela m'aidera à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs; ils n'oseront pas m'aborder : il y aura quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce coquin-là.

MARIO.

Allons doucement, ma sœur; ce faquin-là sera votre égal.

ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien! l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile; les valets sont naturellement indiscrets : l'amour est babillard, et j'en ferai l'historien de son maître.

## SCÈNE VI

MARIO, SILVIA, ORGON, UN VALET.

UN VALET.

Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui demande à vous parler.

ORGON.

Qu'il entre.

*(Le valet sort.)*

## SCÈNE VII

MARIO, SILVIA, ORGON.

ORGON.

C'est sans doute le valet de Dorante : son maître peut être resté au bureau pour ses affaires. Où est Lisette?

SILVIA.

Lisette s'habille, et, dans son miroir, nous trouve très-imprudents de lui livrer Dorante : elle aura bientôt fait.

ORGON.

Doucement, on vient.

## SCÈNE VIII

MARIO, SILVIA, ORGON, DORANTE, *en valet.*

DORANTE.

Je cherche M. Orgon : n'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence?

ORGON.

Oui, mon ami, c'est à lui-même.

DORANTE.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles; j'appartiens à M. Dorante, qui me suit, et qui m'envoie toujours devant, vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

ORGON.

Tu fais ta commission de fort bonne grâce. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là?

SILVIA.

Moi, monsieur? je dis qu'il est bien venu, et qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté : je fais du mieux qu'il m'est possible.

MARIO.

Il n'est pas mal tourné, au moins : ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

SILVIA.

Mon cœur! c'est bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, mademoiselle; ce que dit monsieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modestie-là me plaît; continuez de même.

MARIO.

Fort bien! Mais il me semble que ce nom de mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous, le style des compliments ne doit pas être si grave; vous seriez toujours sur le qui-vive; allons, allons, traitez-vous plus commodément. Tu as nom Lisette; et toi, mon garçon, comment t'appelles-tu?

DORANTE.

Bourguignon, monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh bien! Bourguignon, soit.

DORANTE.

Va donc pour Lisette : je n'en serai pas moins votre serviteur.

MARIO.

Votre serviteur! ce n'est point encore là votre jargon; c'est ton serviteur qu'il faut dire.

ORGON, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

SILVIA, *bas à Mario.*

Vous me jouez, mon frère.

DORANTE.

A l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon; voilà la glace rompue, puisque cela divertit ces messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lisette, et je réponds, sur-le-champ, à l'honneur que tu me fais.

ORGON.

Courage, mes enfants; si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO.

Oh! doucement; s'aimer, c'est une autre affaire : vous ne savez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel : mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.

SILVIA.

Oui! le prenez-vous sur ce ton-là? Et moi, je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire *je veux,* belle Lisette; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.



MARIO.

Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-*là* quelque part.

DORANTE.

Vous avez raison, monsieur; c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

MARIO.

Tais-toi, c'est encore pis : je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens; et, s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès; retirons-nous, Dorante va venir, allons le dire à ma fille; et vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

## SCÈNE IX

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, *à part.*

Ils se donnent la comédie; n'importe, mettons tout à profit : ce garçon-ci n'est pas sot, et je ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter; laissons-le dire, pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE, *à part.*

Cette fille-ci m'étonne! Il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fît honneur : lions connaissance avec elle... *(Haut.)* Puisque nous sommes dans le style amical, et

que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi.

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs : n'est-il pas vrai?

DORANTE.

Ma foi, je n'étais pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue. Tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec les soubrettes : je n'aime pas l'esprit domestique; mais, à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc! tu me soumets, je suis presque timide : ma familiarité n'oserait s'apprivoiser avec toi; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête; et, quand je te tutoie, il me semble que je jure : enfin, j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feraient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc, avec ton air de princesse?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant, est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi, je ne serais pas surpris quand ce serait aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli assurément : mais, je te le répète encore, je ne suis pas faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE.

C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas.

SILVIA.

Non, Bourguignon, laissons-là l'amour et soyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela? ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, *à part.*

Quel homme, pour un valet. *(Haut.)* Il faut pourtant qu'il s'exécute : on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autre.

DORANTE.

Parbleu! cela est plaisant : ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi, j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons : tu as l'air bien distingué; et l'on est quelquefois fille de condition sans le savoir.

SILVIA, *riant.*

Ah! ah! ah! je te remercierais de ton éloge si ma mère n'en faisait pas les frais.

DORANTE.

Eh bien! venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, *à part.*

Il le mériterait. *(Haut.)* Mais ce n'est pas là de quoi il est question : trêve de badinage; c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu ! si j'étais tel, la prédiction me menacerait; j'aurais peur de la vérifier. Je n'ai pas de foi à l'astrologie; mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part.*

Il ne tarit point... (*Haut.*) Finiras-tu ? Que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut ?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerai point.

SILVIA.

Non : mais elle a dit que tu ne gagnerais rien; et moi, je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette; cette fierté-là te va à merveille; et quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue : il te fallait encore cette grâce-là; et je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, *à part.*

Mais, en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie. (*Haut.*) Dis-moi : qui es-tu, toi qui me parles ainsi ?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étaient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrais pouvoir y contribuer : la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi ! l'amour a plus de tort qu'elle : j'aimerais mieux qu'il me fût permis de te de-

mander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part.*

Nous voilà, grâce au ciel, en conversation réglée. (*Haut.*) Bourguignon, je ne saurais me fâcher des discours que tu me tiens; mais, je t'en prie, changeons d'entretien : venons à ton maître. Tu peux te passer de me parler d'amour, je pense.

DORANTE.

Tu pourrais bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ah! je me fâcherai; tu m'impatientes. Encore une fois, laisse-là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuse... (*Haut.*) Eh bien! Bourguignon, tu ne veux donc pas finir? Faudra-t-il que je te quitte? (*A part.*) Je devrais déjà l'avoir fait.

DORANTE.

Attends, Lisette; je voulais moi-même te parler d'autre chose; mais je ne sais plus ce que c'est...

SILVIA.

J'avais de mon côté quelque chose à te dire, mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

DORANTE.

Je me rappelle t'avoir demandé si ta maîtresse te valait.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour : adieu.

DORANTE.

Eh! non, te dis-je, Lisette; il ne s'agit que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien! soit: je voulais te parler de lui aussi; et j'espère que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion: il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent. Fais comme tu voudras, je n'y résiste point; et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi, je voudrais bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter; car assurément cela est singulier.

DORANTE.

Tu as raison; notre aventure est unique.

SILVIA, *à part*.

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds! en vérité, cela passe la raillerie. (*Haut.*) Adieu.

DORANTE.

Achevons ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je; plus de quartier. Quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connaître par moi-même, s'il en vaut la peine. En attendant, tu vois cet appartement : c'est le vôtre.

## SCÈNE X

PASQUIN, *sous les habits de Dorante*, SILVIA, DORANTE.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

PASQUIN.

Ah ! te voilà, Bourguignon. Mon porte-manteau et toi, avez-vous été bien reçus ici ?

DORANTE.

Il n'était pas possible qu'on nous reçût mal, monsieur.

PASQUIN.

Un domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, et qu'on allait avertir mon beau-père, qui était avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire M. Orgon et sa fille, sans doute, monsieur ?

PASQUIN.

Eh oui; mon beau-père et ma femme, autant vaut. Je viens pour épouser, et ils m'attendent pour être mariés; cela est convenu : il ne manque plus que la céremonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'est une bagatelle qui vaut bien qu'on y pense.

PASQUIN.

Oui; mais, quand on y a pensé, on n'y pense plus.

SILVIA, *bas à Dorante.*

Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble.

PASQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle?

SILVIA.

Rien : je lui dis seulement que je vais faire descendre M. Orgon.

PASQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-père, comme moi?

SILVIA.

C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE.

Elle a raison, monsieur, le mariage n'est pas fait.

PASQUIN.

Eh bien! me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

PASQUIN.

Pardi! voilà bien des façons pour un beau-père de la veille ou du lendemain!

SILVIA.

En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être mariée ou ne l'être pas? Oui, monsieur, nous avons tort; et je cours informer votre beau-père de votre arrivée.

PASQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie. Mais,



avant que de partir, dites-moi une chose : vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'hôtel ?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

PASQUIN.

C'est fort bien fait : je m'en réjouis. Croyez-vous que je plaise ici ? Comment me trouvez-vous ?

SILVIA.

Je vous trouve... plaisant.

PASQUIN.

Bon, tant mieux ; entretenez-vous dans ce sentiment-là, il pourra trouver sa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en contenter ; mais je vous quitte : il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-père, car assurément il serait venu : et j'y vais.

PASQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, *à part.*

Que le sort est bizarre ! aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE XI

PASQUIN, DORANTE.

PASQUIN.

Eh bien ! monsieur, mon commencement va bien : je plais déjà à la soubrette.

DORANTE.

Butor que tu es !

PASQUIN.

Pourquoi donc? mon entrée est si gentille.

DORANTE.

Tu m'avais tant promis de laisser là tes façons de parler sottes et triviales. Je t'avais donné de si bonnes instructions : je ne t'avais recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.

PASQUIN.

Je ferai encore mieux dans les suites : et, puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique, je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne sais plus où j'en suis ; cette aventure-ci m'étourdit. Que faut-il que je fasse?

PASQUIN.

Est-ce que la fille n'est pas plaisante?

## SCÈNE III

ORGON, PASQUIN, DORANTE.

DORANTE.

Tais-toi; voici M. Orgon qui vient.

ORGON.

Mon cher monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

PASQUIN.

Monsieur, mille pardons! c'est beaucoup trop; et il n'en faut qu'un, quand on n'a fait qu'une faute. Au surplus, tous mes pardons sont à votre service.

ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

PASQUIN.

Vous êtes le maître, et moi votre serviteur.

ORGON.

Je suis, je vous assure, charmé de vous voir et je vous attendais avec impatience.

PASQUIN.

Je serais d'abord venu ici avec Bourguignon; mais, quand on arrive de voyage, vous savez qu'on est si mal bâti; et j'étais bien aise de me présenter dans un état plus ragoûtant.

ORGON.

Vous y avez fort bien réussi. Ma fille s'habille : elle a été un peu indisposée. En attendant qu'elle descende, voulez-vous vous rafraîchir?

PASQUIN.

Oh! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

ORGON.

Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

PASQUIN.

Le gaillard est gourmet; il boira du meilleur.

ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND

## SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, *sous les habits de Silvia;* ORGON.

ORGON.

Eh bien! que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

ORGON.

De quoi s'agit-il?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

ORGON.

Ceci est donc bien sérieux?

LISETTE.

Oui, très-sérieux. Vous avez consenti au déguisement de mademoiselle Silvia; moi-même je l'ai trouvé d'abord sans conséquence; mais je me suis trompée.

ORGON.

Et de quelle conséquence est-il donc?

LISETTE.

Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même; mais, malgré toutes les règles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise

que, si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à donner à mademoiselle votre fille. Il est temps qu'elle se déclare, cela presse; car, un jour plus tard, je n'en réponds plus.

ORGON.

Eh! d'où vient qu'il ne voudrait plus de ma fille quand il la connaîtra? Te défies-tu de ses charmes?

LISETTE.

Non; mais vous ne vous méfiez pas assez des miens: je vous avertis qu'ils vont leur train, et je ne vous conseille pas de les laisser faire.

ORGON.

Je vous en fait mon compliment, Lisette. (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

LISETTE.

Nous y voilà: vous plaisantez, monsieur; vous vous moquez de moi: j'en suis fâchée, car vous y serez pris.

ORGON.

Ne t'en embarrasse pas, Lisette; va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répète encore, le cœur de Dorante va bien vite. Tenez, actuellement je lui plais beaucoup; ce soir il m'aimera; il m'adorera demain: je ne le mérite pas, il est de mauvais goût; vous en direz tout ce qu'il vous plaira; mais cela ne laissera pas que d'être: voyez-vous, demain je me garantis adorée.

ORGON.

Eh bien! que vous importe? S'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

LISETTE.

Quoi! vous ne l'empêcheriez pas?

ORGON.

Non, d'homme d'honneur, si tu le mènes jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, prenez-y garde: jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissés faire tout seuls, j'ai ménagé sa tête; si je m'en mêle, je la renverse; il n'y aura plus de remède.

ORGON.

Renverse, ravage, brûle, enfin épouse, je te le permets, si tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

ORGON.

Mais, dis-moi: ma fille t'a-t-elle parlé? Que pense-t-elle de son prétendu?

LISETTE.

Nous n'avons encore guère trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obsède; mais, à vue de pays, je ne la crois pas contente: je la trouve triste, rêveuse, et je m'attends bien qu'elle me dira de le rebuter.

ORGON.

Et moi, je te le défends. J'évite de m'expliquer avec elle; j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement; je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet, comment se gouverne-t-il? Ne se mêle-t-il pas d'aimer ma fille?

LISETTE.

C'est un original; j'ai remarqué qu'il fait

l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien fait; il la regarde, et soupire.

ORGON.

Et cela la fâche?

LISETTE.

Mais... elle rougit.

ORGON.

Bon! tu te trompes; les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, elle rougit.

ORGON.

C'est donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.

ORGON.

Eh bien! quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître; et si elle se fâche, ne t'en inquiète point, ce sont mes affaires.

## SCÈNE II

LISETTE, PASQUIN, ORGON.

ORGON.

Mais voici Dorante qui te cherche, apparemment.

PASQUIN.

Ah! je vous trouve, merveilleuse dame; je vous demandais à tout le monde. Serviteur, cher beau-père, ou peu s'en faut.

ORGON.

Serviteur. Adieu, mes enfants; je vous laisse

ensemble; il est bon que vous vous aimiez un peu, avant que de vous marier.

PASQUIN.

Je ferais bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

ORGON.

Point d'impatience. Adieu!

## SCÈNE III

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Madame, il dit que je ne m'impatiente pas; il en parle bien à son aise, le bonhomme!

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, monsieur; c'est par galanterie que vous faites l'impatient. A peine êtes-vous arrivé! votre amour ne saurait être bien fort; ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

PASQUIN.

Vous vous trompez, prodige de mes jours! un amour de votre façon ne reste pas longtemps au berceau: votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, et le troisième l'a rendu grand garçon. Tâchons de l'établir au plus vite; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mère.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite? Est-il si abandonné?

PASQUIN.

En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui

seulement votre belle main blanche pour l'amuser un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne saurait avoir la paix qu'en vous amusant.

PASQUIN, *lui baisant la main.*

Cher joujou de mon âme! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille!

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous; vous êtes trop avide.

PASQUIN.

Je ne demande qu'à me soutenir, en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raison?

PASQUIN.

De la raison! hélas! je l'ai perdue : vos beaux yeux sont les filoux qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais est-il possible que vous m'aimiez tant? je ne saurais me le persuader.

PASQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi; mais je vous aime comme un perdu, et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE.

Mon miroir ne servirait qu'à me rendre plus incrédule.

PASQUIN.

Ah! mignonne adorable! votre humilité ne serait donc qu'une hypocrite!

## SCÈNE IV

### LISETTE, PASQUIN, DORANTE.

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous ; c'est votre valet.

DORANTE.

Monsieur, pourrais-je vous entretenir un moment?

PASQUIN.

Non. Maudite soit la valetaille, qui ne saurait nous laisser en repos !

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

PASQUIN.

Madame, s'il en dit deux, son congé sera le troisième. (*A Dorante.*) Voyons.

DORANTE, *bas, à Pasquin.*

Viens donc, impertinent.

PASQUIN, *bas, à Dorante.*

Ce sont des injures, et non pas des mots, cela. (*A Lisette.*) Ma reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarrasse-moi de tout ceci, ne te livre point, parais sérieux et rêveur, et même mécontent. Entends-tu?

PASQUIN.

Oui, mon ami; ne vous inquiétez pas, et retirez-vous.

## SCÈNE V

### LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah! madame, sans lui, j'allais vous dire de belles choses, et je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour, qui est extraordinaire. Mais, à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

LISETTE.

Il faut espérer que cela viendra.

PASQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne?

LISETTE.

La question est vive. Savez-vous bien que vous m'embarrassez?

PASQUIN.

Que voulez-vous? je brûle, et je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'était permis de m'expliquer si vite...

PASQUIN.

Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

LISETTE.

La retenue de mon sexe ne le veut pas.

PASQUIN.

Ce n'est donc pas la retenue d'à-présent, qui donne bien d'autres permissions.

LISETTE.

Mais que me demandez-vous?

PASQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez.

Tenez, je vous aime, moi : faites l'écho, répétez, princesse.

LISETTE.

Quel insatiable ! Eh bien ! monsieur, je vous aime.

PASQUIN.

Eh bien! madame, je me meurs; mon bonheur me confond; j'ai peur d'en courir les champs. Vous m'aimez! cela est admirable!

LISETTE.

J'aurais lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage. Peut-être m'aimerez-vous moins quand nous nous connaîtrons mieux.

PASQUIN.

Ah ! madame, quand nous en serons là, j'y perdrai beaucoup; il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

PASQUIN.

Et vous, madame, vous ne savez pas les miennes; et je ne devrais vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'est pas maître de son sort.

PASQUIN.

Les pères et les mères font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous aurait choisi, dans quelque état que vous eussiez été.

PASQUIN.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous serez de même à mon égard?

PASQUIN.

Hélas! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot; quand je vous aurais vue, le martinet à la main, descendre à la cave, vous auriez toujours été ma princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentiments être durables!

PASQUIN.

Pour les fortifier de part et d'autre, juronsnous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous, et je le fais de tout mon cœur.

PASQUIN, *se mettant à genoux.*

Votre bonté m'éblouit, et je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous, je ne saurais vous souffrir dans cette posture-là; je serais ridicule de vous y laisser: levez-vous.

## SCÈNE VI

### LISETTE, PASQUIN, SILVIA.

LISETTE.

Voilà encore quelqu'un. *(A Silvia.)* Que voulez-vous, Lisette?

SILVIA.

J'aurai à vous parler, madame.

PASQUIN.

Ne voilà-t-il pas! Eh! ma mie, revenez dans un quart d'heure, allez. Les femmes de chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à madame.

PASQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre soubrette! *(A Lisette.)* Reine de ma vie, renvoyez-la. *(A Silvia.)* Retournez-vous-en, ma fille. Nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie; n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette?

SILVIA.

Mais, madame...

PASQUIN.

Mais! ce mais-là n'est bon qu'à me donner la fièvre.

SILVIA, *à part.*

Ah! le vilain homme! *(Haut.)* Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défasse, monsieur.

PASQUIN.

Puisque le diable le veut, et elle aussi... Patience... Je me promènerai en attendant qu'elle ait fait. Ah! les sottes gens que nos gens!

## SCÈNE VII

### LISETTE, SILVIA.

SILVIA.

Je vous trouve admirable, de ne pas le renvoyer tout d'un coup, et de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là.

LISETTE.

Pardi! madame, je ne puis pas jouer deux rôles à la fois : il faut que je paraisse ou la maîtresse, ou la suivante; que j'obéisse, ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien : mais, puisqu'il n'y est plus écoutez-moi comme votre maîtresse. Vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le temps de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Êtes-vous folle avec votre examen? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon père n'approuve pas la répugnance qu'il voit, car il me fuit, et ne me dit mot. Dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

LISETTE.

Je ne saurais, madame.

SILVIA.

Vous ne sauriez? Et qu'est-ce qui vous en empêche?

LISETTE.

M. Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu ! Mais je ne reconnais point mon père à ce procédé-là !

LISETTE.

Positivement défendu.

SILVIA.

Eh bien ! je vous charge de lui dire mes dégoûts, et de l'assurer qu'ils sont invincibles; je ne saurais me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE.

Mais, madame, le futur, qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, et votre peu de zèle aussi.

LISETTE.

Donnez-vous le temps de voir ce qu'il est, voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais assez, sans prendre du temps pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet, qui fait l'important, ne vous aurait-il point gâté l'esprit sur son compte?

SILVIA.

Hum! la sotte! son valet a bien affaire ici!

LISETTE.

C'est que je me méfie de lui; car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits, on n'en a que faire.

J'ai soin que ce valet me parle peu; et dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très-sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires maladroites, pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses? A qui en avez-vous? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part? car enfin vous m'obligez à le justifier. Il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe, pour me faire une imbécile, moi, qui écoute ses histoires.

LISETTE.

Oh! madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, et que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défends sur ce ton-là! Qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même? Qu'entendez-vous par ce discours? Que se passe-t-il dans votre esprit?

LISETTE.

Je dis, madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes, et que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien! si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure; il ne faut pas vous emporter pour le justifier; je vous en crois, voilà qui est fini; je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais esprit? comme elle

tourne les choses ! je me sens une indignation... qui... va jusqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, madame ? Quelle finesse entendez-vous à ce que je dis ?

SILVIA.

Moi, j'y entends finesse ! moi, je vous querelle pour lui ! j'ai bonne opinion de lui! vous me manquez de respect jusque-là! Bonne opinion, juste ciel ! bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? A qui parlez-vous ? Qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive ? Où en sommes-nous ?

LISETTE.

Je n'en sais rien : mais je ne reviendrai de longtemps de la surprise où vous me jetez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi. Retirez-vous, vous m'êtes insupportable ; laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

## SCÈNE VIII

SILVIA, *seule*.

Je frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire. Avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit! Comme ces gens-là vous dégradent ! Je ne saurais m'en remettre ; je n'oserais songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font peur. Il s'agit d'un valet ! ah ! l'étrange chose ! Ecartons l'idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination.

## SCÈNE IX

### SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

Voici Bourguignon, voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte : mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon, et je ne dois pas m'en prendre à lui.

DORANTE.

Lisette, quelque éloignement que tu aies pour moi, je suis forcé de te parler : je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus; tu me dis : je t'en prie.

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé.

DORANTE.

Eh bien! crois-moi, parlons comme nous pourrons; ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Est-ce que ton maître s'en va? Il n'y aurait pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai? J'achève ta pensée.

SILVIA.

Je l'achèverais bien moi-même, si j'en avais envie; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet : je ne te veux ni bien ni mal; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne : voilà mes dispositions; ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrais me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est incontestable. Tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit! Il me fait de la peine. Reviens à toi. Tu me parles, je te réponds; c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire, et si tu étais instruit, en vérité tu serais content de moi; tu me trouverais d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerais dans une autre. Je ne me la reproche pourtant pas; le fond de mon cœur me rassure, ce que je fais est louable : c'est par générosité que je te parle; mais il ne faut pas que cela dure : ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions; à la fin, cela ne ressemblerait plus à rien. Ainsi,

finissons, Bourguignon, finissons, je t'en prie. Qu'est-ce que cela signifie? c'est se moquer : allons, qu'il n'en oit plus parlé.

DORANTE.

Ah! ma chère Lisette, que je souffre!

SILVIA.

Venons à ce que tu voulais me dire. Tu te plaignais de moi, quand tu es entré; de quoi était-il question?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle; j'avais envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, *à part*

Que dire à cela? quand je m'èn fâcherais, il n'en serait ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maîtresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine : et si elle t'en parle encore, tu peux nier hardiment; je me charge du reste.

DORANTE.

Eh! ce n'est pas cela qui m'occupe

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit là! j'amuserai la passion de Bourguignon? le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raison; je ne sais ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu; tu prends le bon parti... Mais à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir. Vous partez, m'as-tu dit; cela est-il sérieux ?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtais pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute, c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vue.

SILVIA, *à part.*

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu savais, Lisette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh ! il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure...

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher? Je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA, *à part.*

Il ne faudrait pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrais-je espérer en tâchant de me faire aimer ? Hélas ! quand même j'aurais ton cœur...

SILVIA.

Que le ciel m'en préserve! Quand tu l'aurais, tu ne le saurais pas; et je ferais si bien, que je ne le saurais pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient là!

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté! Qu'ai-je donc de si affreux?

SILVIA.

Rien: ce n'est pas là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien! chère Lisette, dis-le-moi cent fois que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh! je te l'ai assez dit; tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je te croie! Désespère une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains. Tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras; accable mon cœur de cette certitude-là. J'agis de bonne foi: donne-moi du secours contre moi-même; il m'est nécessaire; je te le demande à genoux.

*(Il se jette à genoux.)*

## SCÈNE X

MARIO, ORGON, SILVIA, DORANTE.

*(Orgon et Mario s'arrêtent et les écoutent, sans dire mot.)*

SILVIA.

Ah! nous y voilà! il ne manquait plus que cette façon-là à mon aventure. Que je suis malheureuse! c'est ma facilité qui le place là. Lève-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira : que me veux-tu? Je ne te hais point. Lève-toi. Je t'aimerais si je pouvais : tu ne me déplais point; cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi! Lisette, si je n'étais pas ce que je suis, si j'étais riche, d'une condition honnête, et que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'aurait point de répugnance pour moi?

SILVIA.

Assurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrais pas? tu me souffrirais?

SILVIA.

Volontiers. Mais lève-toi.

DORANTE.

Tu parais le dire sérieusement; et, si cela est, ma raison est perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, et tu ne te lèves point.

ORGON, *s'approchant ainsi que Mario.*

C'est bien dommage de vous interrompre;

cela va à merveille, mes enfants, courage.

SILVIA.

Je ne saurais empêcher ce garçon de se mettre à genoux, monsieur; je ne suis pas en état de lui imposer, je pense.

ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux. Mais j'ai à te dire un mot, Lisette; et vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis. Vous le voulez bien, Bourguignon?

DORANTE.

Je me retire, monsieur.

ORGON.

Allez, et tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, monsieur!

MARIO.

Vous-même, monsieur Bourguignon; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sais ce qu'on veut dire.

ORGON.

Adieu, adieu; vous vous justifierez une autre fois.

## SCÈNE XI

### MARIO, SILVIA, ORGON.

ORGON.

Eh bien! Silvia, vous ne nous regardez pas; vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon père! et où serait le motif de mon embarras? Je suis, grâce au ciel, comme à mon ordinaire. Je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur, il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frère; mais, pour la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

ORGON.

C'est donc ce garçon, qui vient de sortir, qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître?

SILVIA.

Qui? le domestique de Dorante?

ORGON.

Le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne savais pas l'épithète, ne me parle pas de lui.

ORGON.

Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi; et c'est sur quoi j'étais bien aise de te parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon père; et personne au monde, que son maître, ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma sœur, elle est

trop forte pour être si naturelle, et quelqu'un y a aidé.

SILVIA, *avec vivacité.*

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frère! Et qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé? Voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma sœur? Comme tu t'emportes!

SILVIA.

C'est que je suis bien lasse de mon personnage; et je me serais déjà démasquée, si je n'avais pas craint de fâcher mon père...

ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille; je viens ici pour vous le recommander. Puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, et de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon père? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi ce babillard, qui vient de sortir, ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

SILVIA, *avec feu.*

Que vos discours sont désobligeants! M'a dégoûtée de lui! dégoûtée! J'essuie des expressions bien étranges; je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable; j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose; et puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'est tout ce qu'il vous plaira; mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup, c'est toi qui es étrange. A qui en as-tu donc? D'où vient que tu es si fort sur le qui-vive? Dans quelle idée nous soupçonnes-tu?

SILVIA.

Courage, mon frère. Par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque? Quels soupçons voulez-vous qu'il me vienne? Avez-vous des visions?

ORGON.

Il est vrai que tu es si agitée, que je ne te reconnais point non plus. Ce sont apparemment ces mouvements-là qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait. Elle accusait ce valet de ne t'avoir pas entretenu à l'avantage de son maître; et madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colère, que j'en suis encore toute surprise; et c'est sur ce mot de *surprise* que nous l'avons querellée; mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente! Y a-t-il rien de plus haïssable que cette fille-là? j'avoue que je me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois pas de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus simple? Quoi! parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître on dit que j'ai des emportements, des fureurs dont on est surpris! Un moment après un mauvais esprit raisonne; il faut se fâcher, il faut la faire taire, et pren-



dre mon parti contre elle, à cause de la conséquence de ce qu'elle dit! Mon parti! J'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie! On peut donc mal interpréter ce que je fais! Mais que fais-je? de quoi m'accuse-t-on? Instruisez-moi, je vous en conjure : cela est sérieux. Me joue-t-on? se moque-t-on de moi? Je ne suis pas tranquille.

ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne. Comment donc! des surprises, des conséquences! Eh! qu'on s'explique : que veut-on-dire? On accuse ce valet, et on a tort. Vous vous trompez tous; Lisette est une folle, il est innocent, et voilà qui est fini. Pourquoi donc m'en reparler encore? car je suis outrée!

ORGON.

Tu te retiens, ma fille; tu aurais grande envie de me quereller aussi. Mais faisons mieux; il n'y a que ce valet qui est suspect ici, Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA.

Quel malheureux déguisement! Surtout que Lisette ne m'approche pas; je la hais plus que Dorante.

ORGON.

Tu la verras si tu veux. Mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille, car il t'aime; et cela t'importune assurément.

SILVIA.

Je n'ai point à me plaindre : il me prend pour une suivante, et il me parle sur ce ton-là; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

ORGON.

Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré toi? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisait pas?

SILVIA, *à part.*

J'étouffe.

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerais, que tu aies tendrement ajouté: « Volontiers; » sans quoi il y serait encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille, mon frère! mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah çà! parlons sérieusement: quand finira la comédie que vous vous donnez sur mon compte?

ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connaissance de cause. Attends encore; tu me remercieras du délai que je te demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, et même avec inclination! je te le prédis... Mais, mon père, je vous demande grâce pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi grâce? Et moi je veux qu'il sorte.

ORGON.

Son maître en décidera. Allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma sœur, sans rancune.

## SCÈNE XII

SILVIA, *seule.*

Ah! j'ai le cœur serré! Je ne sais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve. Toute cette aventure-ci m'afflige; je me défie de tous les visages; je ne suis contente de personne, je ne le suis pas de moi-même.

## SCÈNE XIII

SILVIA, DORANTE.

DORANTE.

Ah! je te cherchais, Lisette.

SILVIA.

Ce n'était pas la peine de me trouver; car je te fuis, moi.

DORANTE, *l'empêchant de sortir.*

Arrête donc, Lisette; j'ai à te parler pour la dernière fois : il s'agit d'une chose de conséquence, qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va le dire à eux-mêmes. Je ne te vois jamais que tu ne me chagrines; laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant. Mais écoute-moi, te dis-je; tu vas voir les choses bien changées de face par ce que je vais te dire.

SILVIA.

Eh bien parle donc! je t'écoute, puisqu'il

est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois : mais tâche de m'estimer sans me le dire, car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette. Tu m'as promis le secret: achevons. Tu m'as vu de grands mouvements; je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà; je me défendrai bien de t'entendre, moi; adieu.

DORANTE.

Reste! ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh! qui es-tu donc?

DORANTE.

Ah! Lisette! c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur que je parle, c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont les choses me force à te le dire : je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, *vivement*.

Qui est-il donc?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après?

DORANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, *à part*.

Ah! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulais, sous cet habit, pénétrer un peu ce que c'était que ta maîtresse, avant que de l'épouser. Mon père, en partant, me permit ce que j'ai fait; et l'événement m'en paraît un songe. Je hais la maîtresse dont je devais être l'époux, et j'aime la suivante qui ne devait trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent? Je rougis pour elle de le dire; mais ta maîtresse a si peu de goût, qu'elle est eprise de mon valet, au point qu'elle l'épousera, si on la laisse faire. Quel parti prendre?

SILVIA, *à part.*

Cachons-lui qui je suis. (*Haut.*) Votre situation est neuve assurément! Mais, monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, *vivement.*

Tais-toi, Lisette; tes excuses me chagrinent, elles me rappellent la distance qui nous sépare, et ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il si sérieux? m'aimez-vous jusque-là?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien; et dans cet état, la seule douceur que je pouvais goûter, c'était de croire que tu ne me haïssais pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisi dans la condition où je suis est assurément bien digne qu'on accepte, et je payerais volontiers du mien, si je ne craignais pas de le jeter dans un engagement qui lui ferait tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette? y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles?

SILVIA.

J'entends quelqu'un. Patientez encore sur l'article de votre valet; les choses n'iront pas vite: nous nous reverrons, et nous chercherons les moyens de nous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils.

(*Il sort.*)

## SCÈNE XIV

SILVIA, *seule.*

Allons, j'avais grand besoin que ce fût là Dorante.

## SCÈNE XV

SILVIA, MARIO.

MARIO.

Je viens te retrouver, ma sœur. Nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent, je veux t'en retirer. Ecoute-moi.

SILVIA, *vivement.*

Ah! vraiment, mon frère, il y a bien d'autres nouvelles.

MARIO.

Qu'est-ce que c'est?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frère, c'est Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc?

SILVIA.

De lui, vous dis-je, je viens de l'apprendre tout à l'heure. Il sort. Il me l'a dit lui-même

MARIO.

Qui donc?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici; allons trouver mon père: il faut qu'il le sache. J'aurai besoin de vous aussi. Il me vient de nouvelles idées: il faudra feindre de m'aimer; vous en avez déjà dit quelque chose en badinant; mais surtout gardez bien le secret, je vous en prie.

MARIO.

Oh! je le garderai bien! car je ne sais ce que c'est.

SILVIA.

Allons, mon frère, venez; ne perdons point de temps. Il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela.

MARIO.

Je prie le ciel qu'elle n'extravague pas.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Hélas! monsieur, mon très-honoré maître, je vous en conjure.

DORANTE.

Encore!

PASQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure; ne portez pas guignon à mon bonheur, qui va son train si rondement; ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable! je crois que tu te moques de moi; tu mériterais cent coups de bâton.

PASQUIN.

Je ne les refuse point, si je les mérite; mais, quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aille chercher le bâton?

DORANTE.

Maraud!

PASQUIN.

Maraud, soit; mais cela n'est point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin ! quelle imagination il lui prend !

PASQUIN.

Coquin est encore bon, il me convient assez; un maraud n'est point déshonoré d'être appelé coquin; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, insolent! tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, et que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom? Ecoute, si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti M. Orgon de ce que tu es, je te chasse; entends-tu?

PASQUIN.

Accommodons-nous: cette demoiselle m'adore, elle m'idolâtre. Si je lui dis mon état de valet, et que nonobstant, son cœur soit toujours friand de la noce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons?

DORANTE.

Dès qu'on te connaîtra, je ne m'en embarrasse plus.

PASQUIN.

Bon! et je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractère. J'espère que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, et que son amour me fera passer à sa table, en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet

## SCÈNE IV

DORANTE, *seul.*

Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'est arrivé à moi-même est incroyable... Je vou-

drais pourtant bien voir Lisette, et savoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse, pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

## SCÈNE III

### DORANTE, MARIO

MARIO

Arrêtez, Bourguignon; j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

MARIO.

Vous en contez à Lisette?

DORANTE.

Elle est si aimable qu'on aurait de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites?

DORANTE.

Monsieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'esprit! ne fais-tu pas l'hypocrite?

DORANTE.

Non; mais qu'est-ce que cela vous fait, supposez que Lisette eût du goût pour moi?...

MARIO.

Du goût pour lui! où prenez-vous vos termes? Vous avez le langage bien précieux, pour un garçon de votre espèce.

DORANTE.

Monsieur, je ne saurais parler autrement.

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lisette? Cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous assure, monsieur, que je n'imite personne. Mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, et vous aviez autre chose à me dire? Nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle, et de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu! il y a déjà un ton de jalousie dans ce que tu me réponds. Modère-toi un peu. Eh bien! tu me disais qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi... Après?

DORANTE.

Pourquoi faudrait-il que vous le sussiez, monsieur?

MARIO.

Ah! le voici; c'est que, malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serais très-fâché qu'elle t'aimât; c'est que, sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle; non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paraît avoir le cœur trop haut pour cela; mais c'est qu'il me déplaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous soyez le sien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien. Mais, monsieur, vous l'aimez donc beaucoup?

MARIO.

Assez pour m'attacher sérieusement à elle, dès que j'aurai pris de certaines mesures. Comprends-tu ce que cela signifie?

DORANTE.

Oui, je crois que je suis au fait. Et sur ce pied-là vous êtes aimé, sans doute?

MARIO.

Qu'en penses-tu? Est-ce que je ne vaux pas la peine de l'être?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux, peut-être?

MARIO.

La réponse est de bon sens, je te la pardonne; mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime; et je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien; mais c'est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, monsieur. Lisette ne sait donc pas vos desseins?

MARIO.

Lisette sait tout le bien que je lui veux, et n'y paraît pas sensible, mais j'espère que la raison me gagnera son cœur. Adieu, retire-toi sans bruit. Son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu me feras... Ta livrée n'est pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, et tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

## SCÈNE IV

### MARIO, SILVIA, DORANTE

MARIO.

Ah! te voilà, Lisette?

SILVIA.

Qu'avez-vous, monsieur? vous me paraissez ému.

MARIO.

Ce n'est rien; je disais un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste; est-ce que vous le querelliez?

DORANTE.

Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Il me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paraître aimable?

MARIO.

Je ne saurais empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

SILVIA.

Il ne me le dit plus : il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne le répétera-t-il pas quand je serai présent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attends qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore!

SILVIA.

Il dit qu'il attend; ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour monsieur?

SILVIA.

Quoi? de l'amour? Oh! je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli personnage! Qu'il sorte donc! A qui est-ce que je parle?

DORANTE.

A Bourguignon; voilà tout.

MARIO.

Eh bien! qu'il s'en aille.

DORANTE, *à part.*

Je souffre!

SILVIA.

Cédez, puisqu'il se fâche.

DORANTE, *bas, à Silvia.*

Vous ne demandez peut-être pas mieux?

MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette. *(Il sort.)*

## SCÈNE V

MARIO, SILVIA.

SILVIA.

Si je n'aimais pas cet homme-là, avouons que je serais bien ingrate.

MARIO, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!...

## SCÈNE VI

MARIO, SILVIA, ORGON.

ORGON.

De quoi riez-vous, Mario?

MARIO.

De la colère de Dorante qui sort, et que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête-à-tête avec lui?

MARIO.

Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaise humeur.

ORGON.

Je ne suis pas fâché qu'il soit dupe de son propre stratagème, et d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de si flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille; mais en voilà assez.

MARIO.

Mais où en est-il précisément, ma sœur?

SILVIA.

Hélas! mon frère, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

« Hélas ! mon frère ! » dit-elle. Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit?

ORGON.

Quoi! ma fille! tu espères qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main dans le déguisement où te voilà?

SILVIA.

Oui, mon cher père, je l'espère.

MARIO.

Friponne que tu es, avec ton cher père: tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me passez rien.

MARIO.

Ah ! ah ! je prends ma revanche : tu m'as tantôt chicané sur mes expressions, il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes: ta joie est bien aussi divertissante que l'était ton inquiétude.

ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille; j'acquiesce à tout ce qu'il vous plaît.

SILVIA.

Ah ! monsieur ! si vous saviez combien je vous aurai d'obligation ! Dorante et moi, nous sommes destinés l'un à l'autre; il doit m'épouser; si vous saviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi.

combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre! si vous saviez combien tout ceci va rendre notre union aimable ! Il ne pourra jamais se rappeler notre histoire sans m'aimer; je n'y songerai jamais, que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire: c'est un mariage unique; c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant, c'est le coup de hasard le plus singulier, le plus heureux, le plus...

MARIO, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! que ton cœur a de caquet, ma sœur ! quelle éloquence !

ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu te donnes est charmant, surtout si tu achèves.

SILVIA.

Cela vaut fait, Dorante est vaincu; j'attends mon captif.

MARIO.

Ses fers seront plus dorés qu'il ne pense, mais je lui crois l'âme en peine, et j'ai pitié de ce qu'il souffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à se déterminer ne me le rend que plus estimable: il pense qu'il chagrinera son père en m'épousant: il croit trahir sa fortune et sa naissance; voilà de grands sujets de réflexion. Je serai charmée de triompher; mais il faut que j'arrache ma victoire, et non pas qu'il me la donne. Je veux un combat entre l'amour et la raison.

MARIO.

Et que la raison y périsse.



ORGON.

C'est-à-dire que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire. Quelle insatiable vanité d'amour-propre

MARIO.

Cela, c'est l'amour-propre d'une femme, et il est tout au plus uni.

## SCÈNE VII

### MARIO, SILVIA, ORGON, LISETTE.

ORGON.

Paix, voici Lisette; voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous me livriez sa tête à ma discrétion; je vous ai pris au mot; j'ai travaillé comme pour moi, et vous verrez de l'ouvrage bien fait: allez, c'est une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en fasse à présent? Madame me le cède-t-elle?

ORGON.

Ma fille, encore une fois, n'y prétendez-vous rien?

SILVIA.

Non, je te le donne, Lisette; je te remets tous mes droits; et, pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi! vous voulez bien que je l'épouse? Monsieur le veut aussi?

ORGON.

Oui, qu'il s'accommode; pourquoi t'aime-t-il?

MARIO.

J'y consens aussi, moi.

LISETTE.

Moi aussi, et je vous en remercie tous.

ORGON.

Attends; j'y mets pourtant une petite restriction; c'est qu'il faudrait, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais si je lui dis un peu, il le saura tout à fait.

ORGON.

Eh bien! cette tête en si bon état ne soutiendra-t-elle pas cette secousse-là? Je ne le crois pas de caractère à s'effaroucher là dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche; ayez donc la bonté de me laisser le champ libre: il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

ORGON.

Cela est juste: retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

## SCÈNE VIII

### PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

Enfin, ma reine, je vous vois, et je ne vous quitte plus; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, et j'ai cru que vous esquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut avouer, monsieur, qu'il en était quelque chose.

PASQUIN.

Comment donc, ma chère âme, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie?

LISETTE.

Non, mon cher; la durée m'en est trop précieuse.

PASQUIN.

Ah! que ces paroles me fortifient.

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

PASQUIN.

Je voudrais bien pouvoir baiser ces petits mots-là, et les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me pressiez sur notre mariage, et mon père ne m'avait pas encore permis de vous répondre. Je viens de lui parler, et j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

PASQUIN.

Avant que je la demande à lui, souffrez que

je la demande à vous : je veux lui rendre mes grâces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en est véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne vous refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

PASQUIN.

Chère petite main rondelette et potelée, je vous prends sans marchander : je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez, il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiète.

LISETTE.

Vous m'en rendez plus qu'il ne m'en faut.

PASQUIN.

Ah! que nenni : vous ne savez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du ciel.

PASQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas, il est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

PASQUIN.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.



PASQUIN.

Ne faites point dépense d'embarras : je serais bien effronté, si je n'étais modeste.

LISETTE.

Enfin, monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore ?

PASQUIN.

Ahi, ahi ! je ne sais plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, monsieur, je me connais.

PASQUIN.

Eh ! je me connais bien aussi, et je n'ai pas là une fameuse connaissance ; ni vous non plus quand vous l'aurez faite ; mais c'est là le diable que de me connaître : vous ne vous attendez pas au fond du sac !

LISETTE, *à part.*

Tant d'abaissement n'est pas naturel. (*Haut.*) D'où vient me dites-vous cela ?

PASQUIN.

Et voilà où gît le lièvre.

LISETTE.

Mais encore ? Vous m'inquiétez. Est-ce que vous n'êtes pas...

PASQUIN.

Ahi, ahi ! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sachons de quoi il s'agit.

PASQUIN, *à part.*

Préparons un peu cette affaire-là. (*Haut.*) Madame, votre amour est-il d'une constitution bien robuste ? Soutiendra-t-il bien la fatigue

que je vais lui donner? Un mauvais gîte lui fait-il peur? Je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah! tirez-moi d'inquiétude. En un mot, qui êtes-vous?

PASQUIN.

Je suis... N'avez-vous jamais vu de fausse monnaie? Savez-vous ce que c'est qu'un louis d'or faux? Eh bien! je ressemble assez à cela.

LISETTE.

Achevez donc. Quel est votre nom?

PASQUIN.

Mon nom! *(A part.)* Lui dirai-je que je m'appelle Pasquin? Non; cela rime trop à coquin.

LISETTE.

Eh bien?

PASQUIN.

Ah! dame! il y a un peu à tirer ici. Haïssez-vous la qualité de soldat!

LISETTE.

Qu'appelez-vous un soldat?

PASQUIN.

Oui; par exemple, un soldat d'antichambre.

LISETTE.

Un soldat d'antichambre! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin?

PASQUIN.

C'est lui qui est mon capitaine.

LISETTE.

Faquin!

PASQUIN, *à part.*

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce magot, tenez.

PASQUIN, *à part.*

La jolie culbute que je fais là!

LISETTE.

Il y a une heure que je demande grâce, et que je m'épuise en humilités pour cet animal-là.

PASQUIN.

Hélas! madame, si vous préfériez l'amour à la gloire, je vous ferais bien autant de profit qu'un monsieur.

LISETTE, *riant.*

Ah! ah! ah! je ne saurais pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire! et il n'y a plus que ce parti-là à prendre... Va, va, ma gloire te pardonne; elle est de bonne composition.

PASQUIN.

Tout de bon, charitable dame? Ah! que mon amour vous promet de reconnaissance!

LISETTE.

Touche là, Pasquin, je suis prise pour dupe. Le soldat d'antichambre de monsieur vaut bien la coiffeuse de madame.

PASQUIN.

La coiffeuse de madame!

LISETTE.

C'est mon capitaine, ou l'équivalent.

PASQUIN.

Masque!

LISETTE.

Prends ta revanche.

PASQUIN.

Mais voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misère.

LISETTE.

Venons au fait. M'aimes-tu?

PASQUIN.

Pardi, oui. En changeant de nom, tu n'as pas changé de visage; et tu sais bien que nous nous sommes promis fidélité, en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

LISETTE.

Va, le mal n'est pas grand; consolons-nous : ne faisons semblant de rien, et n'apprêtons point à rire. Il y a apparence que ton maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse, ne l'avertis de rien; laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

PASQUIN.

Et moi votre valet, madame. (*Riant.*) Ah! ah! ah!

## SCÈNE IX

### PASQUIN, DORANTE.

DORANTE.

Eh bien! tu quittes la fille d'Orgon, lui as-tu dit qui tu étais?

PASQUIN.

Pardi! oui. La pauvre enfant! j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un agneau : il n'a pas soufflé quand je lui ai dit que je m'appelais Pasquin, et que j'avais un habit d'ordonnance. Eh bien! mon ami, m'a-t-elle dit,

chacun a son nom dans la vie; chacun a son habit : le vôtre ne vous coûte rien : cela ne laisse pas que d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle sorte d'histoire me contes-tu là?

PASQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment! elle consent à t'épouser?

PASQUIN.

La voilà bien malade.

DORANTE.

Tu m'en imposes; elle ne sait pas qui tu es.

PASQUIN.

Par la ventre-bleu! voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une souquenille, si vous me fâchez? Je veux bien que vous sachiez qu'un amour de ma façon n'est point sujet à la casse; que je n'ai point besoin de votre friperie pour pousser ma pointe, que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe : cela n'est point concevable, et je vois bien qu'il faudra que j'avertisse M. Orgon.

PASQUIN.

Qui? notre père? Ah! le bon homme! nous l'avons dans notre manche. C'est le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme!... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant! As-tu vu Lisette?

PASQUIN.

Lisette? non. Peut-être a-t-elle passé devant mes yeux; mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambrière; je vous cède ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t'en; la tête te tourne.

PASQUIN.

Vos petites manières sont un peu aisées; mais c'est la grande habitude qui fait cela. Adieu. Quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but.

## SCÈNE X

DORANTE, SILVIA, PASQUIN.

PASQUIN.

Votre soubrette arrive. (*A Silvia.*) Bonjour, Lisette; je vous recommande Bourguignon, c'est un garçon qui a quelque mérite.

## SCÈNE XI

DORANTE, SILVIA.

DORANTE, *à part.*

Qu'elle est digne d'être aimée! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu!

SILVIA.

Où étiez-vous donc, monsieur? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à M. Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné. Mais de quoi s'agit-il?

SILVIA, *à part.*

Quelle froideur! (*Haut.*) J'ai eu beau décrier votre valet, et prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite; j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvait du moins reculer le mariage, il ne m'a pas seulement écoutée. Je vous avertis même qu'on parle d'envoyer le notaire, et qu'il est temps de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention; je vais partir incognito, et je laisserai un billet qui instruira M. Orgon de tout.

SILVIA, *à part.*

Partir! ce n'est point là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée?

SILVIA.

Mais... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même; et je ne saurais m'y résoudre; j'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sais pas vos raisons, je ne puis ni les approuver ni les combattre; et ce n'est pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous n'avez pas de goût pour la fille de M. Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrais supposer; mais je ne suis pas folle, et je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Lisette.

SILVIA.

Prenez garde; je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille, et l'explication ne me serait pas favorable. Gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi! sérieusement, vous partez?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être si bien au fait.

DORANTE.

Cela est bien naïf. Adieu.

*(Il s'en va lentement.*

SILVIA, *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais. (*Elle le regarde aller.*) Il s'arrête pourtant, il rêve, il regarde si je tourne la tête; je ne saurais le rappeler, moi... Il serait pourtant singulier qu'il partît après tout ce que j'ai fait... Ah! voilà qui est fini, il s'en va.

*(Dorante sort.)*

## SCÈNE XII

SILVIA, *seule.*

Je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyais. Mon frère est un maladroit; il s'y est mal pris : les gens indifférents gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée? Quel dénoûment!

## SCÈNE XIII

DORANTE, SILVIA.

SILVIA.

Dorante reparaît pourtant, il me semble qu'il revient; je me dédis donc, je l'aime encore... Feignons de sortir afin qu'il m'arrête : il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, *l'arrêtant.*

Restez, je vous prie; j'ai encore quelque chose à vous dire.

SILVIA.

A moi, monsieur?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh! monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi? Ce n'est pas la peine; je ne suis qu'une suivante, et vous me le faites bien sentir.

DORANTE.

Moi Lisette! Est-ce à vous à vous plaindre,

vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire?

SILVIA.

Hum ! si je voulais, je vous répondrais bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez donc; je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour; je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse; ainsi vous ne sauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour! qui est-ce qui vous l'a dit? Je ne saurais vous aimer? qu'en savez-vous? vous décidez bien vite.

DORANTE.

Eh bien! Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part!

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi. Tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point : vous ne craignez que mon indifférence; et vous êtes trop heureux que je me taise. Que vous importent mes sentiments?

DORANTE.

Ce qu'il m'importe, Lisette? peux-tu douter encore que je ne t'adore?

SILVIA.

Non; et vous le répétez si souvent que je vous crois: mais pourquoi m'en persuadez-vous? Que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, monsieur? Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous m'aimez; mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire? la distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible, les amusements d'un homme de votre condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement; vous en rirez, peut-être, au sortir d'ici, et vous aurez raison. Mais moi, monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur; s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite? Qui est-ce qui me dédommagera de votre perte? Qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Savez-vous bien que, si je vous aimais, tout ce qu'il y a de grand dans le monde ne me toucherait plus? Jugez donc de l'état où je resterais, ayez la générosité de me cacher votre amour. Moi qui vous parle, je me ferais un scrupule de vous dire que je vous aime, dans les dispositions où vous êtes. L'aveu de mes sentiments pourrait exposer votre raison, et vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah! ma chère Lisette, que viens-je d'entendre! Tes paroles ont un feu qui me pénètre. Je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparaisse

devant une âme comme la tienne. J'aurais honte que mon orgueil tînt encore contre toi; et mon cœur et ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse? Ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font? et croyez-vous que cela puisse durer?

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non; mais, si vous me le demandez encore, tant pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus?

DORANTE.

Non, Lisette, Mario ne m'alarme plus, vous ne l'aimez point; vous ne pouvez plus me tromper, vous avez le cœur vrai, vous êtes sensible à ma tendresse; je ne saurais en douter au transport qui m'a pris; j'en suis sûr, et vous ne sauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh! je n'y tâcherai point; gardez-la, nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne consentez-vous pas d'être à moi?

SILVIA.

Quoi! vous m'épouserez malgré la colère d'un père, malgré votre fortune?

DORANTE.

Mon père me pardonnera dès qu'il vous aura vue; ma fortune nous suffit à tous deux, et le mérite vaut bien la naissance. Ne disputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante?

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse, et laissez-la répondre...

SILVIA.

Enfin, j'en suis venue à bout! Vous... vous ne changerez jamais?

DORANTE.

Non, ma chère Lisette.

SILVIA.

Que d'amour!

## SCÈNE XIV

MARIO, SILVIA, DORANTE, ORGON.

SILVIA.

Ah! mon père, vous avez voulu que je fusse Dorante; venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je! vous son père, monsieur?

SILVIA.

Oui, Dorante; la même idée de nous connaître nous est venue tous deux: après cela,

je n'ai plus rien à vous dire; vous m'aimez, je n'en saurais douter. Mais à votre tour jugez de mes sentiments pour vous; jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

ORGON.

Connaissez-vous cette lettre-là? Voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant su que par vous.

DORANTE.

Je ne saurais vous exprimer mon bonheur, madame; mais ce qui m'enchante le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colère où j'ai mis Bourguignon?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

## SCÈNE XV

MARIO, SILVIA, DORANTE, ORGON, LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN, *en entrant, à Lisette.*

De la joie, madame! vous avez perdu votre rang; mais vous n'êtes point à plaindre, puisque Pasquin vous reste.

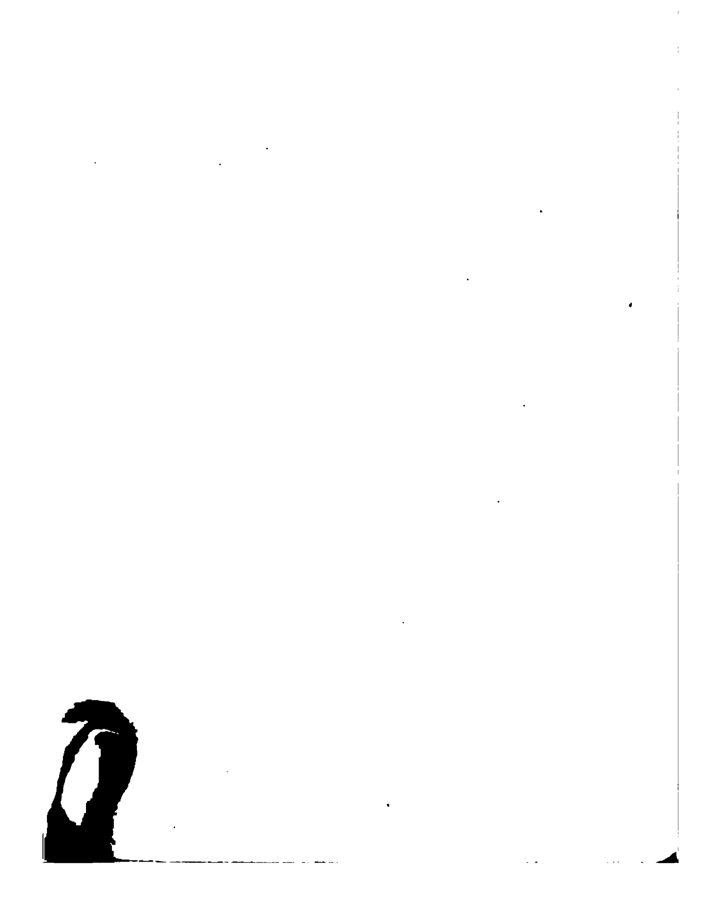
LISETTE.

Belle consolation! il n'y a que toi qui gagnes à cela.

PASQUIN.

Je n'y perds pas : avant notre reconnaissance, votre dot valait mieux que vous ; à présent vous valez mieux que votre dot. Allons, saute, marquis.

FIN DU JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD.



# L'ÉPREUVE

COMÉDIE EN UN ACTE

1740

# PERSONNAGES

LUCIDOR, amant d'Angélique.
FRONTIN, valet de Lucidor.
MAITRE BLAISE, jeune fermier du village
MADAME ARGANTE.
ANGÉLIQUE, fille de madame Argante.
LISETTE, suivante.

*La scène se passe dans un château, à quelques lieues de Paris.*

NOTA. — On a fait précéder d'un *astérisque* (*) ce qui ne se dit pas à la représentation.

# L'ÉPREUVE

Le théâtre représente une salle.

## SCÈNE PREMIÈRE

LUCIDOR, FRONTIN. (*Il est en bottes et en habit de maître.*)

LUCIDOR.

Entrons dans cette salle. Tu ne fais donc que d'arriver?

FRONTIN.

Je viens de mettre pied à terre à la première hôtellerie du village; j'ai demandé le chemin du château, suivant l'ordre de votre lettre, et me voilà dans l'équipage que vous m'avez prescrit. De ma figure, qu'en dites-vous? (*Il se retourne.*) Y reconnaissez-vous votre valet de chambre, et n'ai-je pas l'air un peu trop seigneur?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut. A qui t'es-tu adressé en entrant?

FRONTIN.

Je n'ai rencontré qu'un petit garçon dans la cour, et vous avez paru. A présent, que voulez-vous faire de moi et de ma bonne mine?

LUCIDOR.

Te proposer pour époux à une très-aimable fille.

FRONTIN.

Tout de bon! Ma foi, monsieur, je soutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle.

LUCIDOR.

Eh! non, tu te trompes : c'est moi que la chose regarde.

FRONTIN.

En ce cas-là, je ne soutiens plus rien.

LUCIDOR.

Tu sais que je suis venu ici, il y a près de deux mois, pour y voir la terre que mon homme d'affaires m'a achetée; j'ai trouvé dans le château une madame Argante, qui en était comme concierge, et qui est une petite bourgeoise de ce pays-ci. Cette bonne dame a une fille qui m'a charmé, et c'est pour elle que je veux te proposer.

FRONTIN, *riant*.

Pour cette fille que vous aimez? La confidence est gaillarde. Nous serons donc trois? Vous traitez cette affaire-ci comme une partie de piquet.

LUCIDOR.

Écoute-moi donc. J'ai dessein de l'épouser, moi-même.

FRONTIN.

Je vous entends bien, quand je l'aurai épousée.

LUCIDOR.

Me laisseras-tu dire? Je te présenterai sur

le pied d'un homme riche et mon ami, afin de voir si elle m'aimera assez pour le refuser.

FRONTIN.

Ah! c'est une autre histoire; et, cela étant il y a une chose qui m'inquiète.

LUCIDOR.

Quoi ?

FRONTIN.

C'est qu'en venant, j'ai rencontré près de l'hôtellerie une fille, qui ne m'a pas aperçu, je pense, qui causait sur le pas d'une porte, mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Lisette, que j'ai connue à Paris il y a quatre ou cinq ans, et qui était à une dame chez qui mon maître allait souvent. Je n'ai vu cette Lisette-là que deux ou trois fois; mais, comme elle était jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vue, et cela vous grave dans l'esprit d'une fille.

LUCIDOR.

Mais vraiment, il y en a une chez madame Argante, de ce nom-là, qui est du village, qui y a toute sa famille, et qui a passé en effet quelque temps à Paris avec une dame du pays.

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, la friponne me reconnaîtra: il y a de certaines tournures d'hommes qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tout le remède que j'y sache, c'est de payer d'effronterie, et de lui persuader qu'elle se trompe.

FRONTIN.

Oh! pour de l'effronterie, je suis en fonds.

LUCIDOR.

N'y a-t-il pas des hommes qui se ressemblent tant qu'on s'y méprend?

FRONTIN.

Allons, je ressemblerai, voilà tout. Mais dites-moi, monsieur, souffririez-vous un petit mot de représentation?

LUCIDOR.

Parle.

FRONTIN.

Quoiqu'à la fleur de votre âge, vous êtes tout à fait sage et raisonnable; il me semble pourtant que votre projet est un peu jeune.

LUCIDOR, *fâché*.

Hem?

FRONTIN.

Doucement. Vous êtes le fils d'un riche négociant qui vous a laissé plus de cent mille livres de rente, et vous pouvez prétendre aux plus grands partis; le minois dont vous parlez est-il fait pour vous appartenir en légitime mariage? Riche comme vous êtes, on peut se tirer de là à meilleur marché, ce me semble.

LUCIDOR.

Tais-toi; tu ne connais point celle dont tu parles: il est vrai qu'Angélique n'est qu'une simple bourgeoise de campagne; mais originairement elle me vaut bien, et je n'ai pas l'entêtement des grandes alliances; elle est d'ailleurs si aimable, et je démêle, à travers son innocence, tant d'honneur et tant de

vertu en elle; elle a naturellement un caractère si distingué, que, si elle m'aime, comme je le crois, je ne serai jamais qu'à elle.

FRONTIN.

Comment! si elle vous aime! Est-ce que cela n'est pas décidé?

LUCIDOR.

Non; il n'a pas encore été question du mot d'amour entre elle et moi; je ne lui ai jamais dit que je l'aime, mais toutes mes façons n'ont signifié que cela; toutes les siennes n'ont été que des expressions du penchant le plus tendre et le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée, j'ai été même en quelque danger; je l'ai vue inquiète, alarmée, plus changée que moi; j'ai vu des larmes couler de ses yeux, sans que sa mère s'en aperçût; et depuis que la santé m'est revenue, nous continuons de même : je l'aime toujours sans le lui dire, elle m'aime aussi sans m'en parler, et sans vouloir cependant m'en faire un secret : son cœur simple, honnête et vrai, n'en sait pas davantage.

FRONTIN.

Mais vous, qui en savez plus qu'elle, que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant? Il ne gâterait rien.

LUCIDOR.

Il n'est pas temps : tout sûr que je suis de son cœur, je veux savoir à quoi je le dois, et si c'est l'homme riche, ou seulement moi qu'on aime; c'est ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre : il m'est encore permis de n'appeler qu'amitié tout ce qui est entre nous deux, et c'est de quoi je vais pro-

FRONTIN.

Voilà qui est fort bien ; mais ce n'était pas moi qu'il fallait employer.

LUCIDOR.

Pourquoi?

FRONTIN.

Oh ! pourquoi? Mettez-vous à la place d'une fille, et ouvrez les yeux, vous verrez pourquoi. Il y a cent à parier contre un que je plairai.

LUCIDOR.

Le sot ! Eh bien, si tu lui plais, j'y remédierai sur-le-champ en te faisant connaître. As-tu apporté les bijoux?

FRONTIN, *fouillant dans sa poche.*

Tenez, voila tout.

LUCIDOR.

Puisque personne ne t'a vu entrer, retire-toi avant que quelqu'un que je vois dans le jardin, n'arrive. Va t'ajuster, et ne reparais que dans une huere ou deux.

FRONTIN.

Si vous jouez de malheur, souvenez-vous que je vous l'ai prédit.

*(Il sort.)*

## SCÈNE II

MAITRE BLAISE, *qui vient doucement. (Il est habillé en riche fermier.)* LUCIDOR.

LUCIDOR, *à lui-même.*

Il vient à moi, il paraît avoir à me parler.

MAITRE BLAISE.

Je vous salue, monsieur Lucidor. Eh bien! qu'est-ce? Comment vous va? Vous avez bonne maine à cette heure.

LUCIDOR.

Oui, je me porte assez bien, maître Blaise.

MAITRE BLAISE.

Faut convenir que voute maladie vous a bien fait du proufit: vous velà, morgué, pus rougeaut, pus varmeille !... Ça réjouit, ça me plaît à voir.

LUCIDOR.

Je vous en suis bien obligé.

MAITRE BLAISE.

C'est que j'aime tant la santé des braves gens, alle est si recommandabe, surtout la voute, qui est la plus recommandabe de tout le monde.

LUCIDOR.

Vous avez raison d'y prendre quelque intérêt; je voudrais pouvoir vous être utile à quelque chose.

MAITRE BLAISE.

Voirement, cette utilité-là est belle et bon-

ne; et je vians tout justement vous prier de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

MAITRE BLAISE.

Vous savez bian, monsieur, que je fréquente chez madame Argante et sa fille Angélique. Alle est gentille, au moins.

LUCIDOR.

Assurément.

MAITRE BLAISE, *riant.*

Hé, hé, hé, c'est, ne vous déplaise, que je vourais avoir sa gentillesse en mariage.

LUCIDOR.

Vous aimez donc Angélique?

MAITRE BLAISE.

Ah! cette petite criature-là m'affolle, j'en pars si peu d'esprit que j'ai; quand il fait jour, je pense à elle; quand il fait nuit, j'en rêve. Il me faut du remède à ça, et je vians envars vous à celle fin, par voute moyen, pour l'honneur et le respect qu'on vous porte ici, sauf voute grâce, et si ça ne vous torne pas à importunité, de me favoriser de queuques bonnes paroles auprès de sa mère, dont j'ai itou besoin de la faveur.

LUCIDOR.

Je vous entends; vous souhaitez que j'engage madame Argante à vous donner sa fille. Et Angélique vous aime-t-elle?

MAITRE BLAISE.

Oh! dame! quand parfois je li conte ma

chance, alle rit de tout son cœur, et me plante là. C'est bon signe, n'est-ce pas?

LUCIDOR.

Ni bon, ni mauvais. Au surplus, comme je crois que madame Argante a peu de bien, et que vous êtes fermier de plusieurs terres, fils de fermier vous-même.....

MAITRE BLAISE.

Et que je sis encore une jeunesse, car je n'ons que trente ans, et d'himeur folichonne, un Roger-Bontemps.

LUCIDOR.

Le parti pourrait convenir, sans une difficulté.

MAITRE BLAISE.

Laquelle?

LUCIDOR.

C'est qu'en revanche des soins que madame Argante et toute sa maison ont eus de moi pendant ma maladie, j'ai songé à marier Angélique à quelqu'un de fort riche, qui va se présenter, qui ne veut précisément épouser qu'une fille de campagne, de famille honnête, et qui ne se soucie pas qu'elle ait du bien.

MAITRE BLAISE, *se couvrant d'un air fâché.*

Morgué! vous me faites là un vilain tour avec voute avisement, monsieur Lucidor; velà qui m'est bian rude, bian chagrinant, et bian traître. Jarnigué! soyons bons, je l'approuve, mais ne foulons parsonne. Je sis voute prochain autant qu'un autre, et ne faut pas peser sur sti-ci pour alléger sur sti-là. Moi qui avais tant de peur que vous ne mou-

riez ! C'était bian la peine de venir vingt fois demander : Comment va-t-il ? comment ne va-t-il pas ? Velà-t-il pas une santé qui m'est bien chanceuse, après vous avoir mené moi-même sti-là qui vous a tiré deux fois du sang, et qui est mon cousin, afin que vous le sachiez, mon propre cousin germain, ma mère était sa tante ; et, jarni ! ce n'est pas bian fait à vous.

LUCIDOR.

Votre parenté avec lui n'ajoute rien à l'obligation que je vous ai.

MAITRE BLAISE.

Sans compter que c'est cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez comme un sou, et que la petite aura en mariage.

LUCIDOR.

Calmez-vous. Est-ce cela que vous en espérez ? Eh bien ! je vous en donne douze pour en épouser une autre, et pour vous dédommager du chagrin que je vous fais.

MAITRE BLAISE.

Quoi ! douze mille livres d'argent sec ?

LUCIDOR.

Oui, je vous les promets, sans vous ôter cependant la liberté de vous présenter pour Angélique ; au contraire, j'exige même que vous la demandiez à madame Argante ; je l'exige, entendez-vous ? Car, si vous plaisez à Angélique, je serais très-fâché de la priver d'un homme qu'elle aimerait.

MAITRE BLAISE, *se frottant les yeux de surprise.*

Eh mais ! c'est comme un prince qui parle. Douze mille livres ! Les bras m'en tombont !

Je ne saurais me ravoir. Allons, monsieur, boutez-vous là, que je me prosterne devant vous, ni plus ni moins que devant un prodige.

LUCIDOR.

Il n'est pas nécessaire, point de compliment; je vous tiendrai parole.

MAITRE BLAISE.

Après que j'ons été si mal-appris, si brutal. Eh! dites-moi, roi que vous êtes, si par aventure Angélique me chérit, j'aurons donc la femme et les douze mille francs avec?

LUCIDOR.

Ce n'est pas tout à fait cela. Ecoutez-moi: je prétends, vous dis-je, que vous vous proposiez pour Angélique, indépendamment du mari que je lui offrirai; si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien; si elle vous refuse, les douze mille francs sont à vous.

MAITRE BLAISE, *vivement.*

Alle me refusera, monsieur, alle me refusera: le ciel m'en fera la grâce à cause de vous qui le désirez.

LUCIDOR.

Prenez garde, je vois bien qu'à cause des douze mille francs, vous ne demandez déjà pas mieux que d'être refusé.

MAITRE BLAISE.

Hélas! peut-être bian que la somme m'étourdit un petit brin; j'en sis friand, je le confesse; alle est si consolante.

LUCIDOR.

Je mets cependant encore une condition à

notre marché; c'est que vous feigniez de l'empressement pour obtenir Angélique, et que vous continuiez de paraître amoureux d'elle.

MAITRE BLAISE.

Oui, monsieur, je serons fidèle à ça; mais j'ons bonne espérance de n'être pas daigne d'elle, et mêmement j'avons opinion, si alle osait, qu'alle vous aimerait plus que parsonne.

LUCIDOR.

Moi! maître Blaise; vous me surprenez; je ne m'en suis pas aperçu, vous vous trompez; en tout cas, si elle ne veut pas de vous, souvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là; je serais bien aise de savoir ce qui en est, par pure curiosité.

MAITRE BLAISE.

En n'y manquera pas; en li reprochera devant vous, drès que monsieur le commande.

LUCIDOR.

Et comme je ne vous crois pas mal à propos glorieux, vous me ferez plaisir aussi de jeter vos vues sur Lisette, que, sans compter les douze mille francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choisie, je vous en avertis.

MAITRE BLAISE.

Hélas! il n'y a qu'à dire, en se revivera itou sur elle; je l'aimerai par mortification.

LUCIDOR.

J'avoue qu'elle sert madame Argante; mais elle n'est pas de moindre condition que les autres filles du village.

MAITRE BLAISE.

Eh! voirement, alle en est née native.

LUCIDOR.

Jeune et bien faite, d'ailleurs.

MAITRE BLAISE.

Charmante. Monsieur varra l'appétit que je prends déjà pour elle.

LUCIDOR.

Mais je vous ordonne une chose : c'est de ne lui dire que vous l'aimez qu'après qu'Angélique se sera expliquée sur votre compte : il ne faut pas que Lisette sache vos desseins auparavant.

MAITRE BLAISE.

Laissez faire à Blaise; en li parlant, je li dirai des propos où elle ne comprenra rin.

## SCÈNE III

LISETTE, LUCIDOR, MAITRE BLAISE.

MAITRE BLAISE.

La velà. Vous plait-il que je m'en aille?

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de rester.

LISETTE, *s'approchant.*

Je viens d'apprendre, monsieur, par le petit garçon de notre vigneron, qu'il vous était arrivé une visite de Paris.

LUCIDOR.

Oui, c'est un de mes amis qui vient me voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du château souhaitez-vous qu'on le loge?

LUCIDOR.

Nous verrons quand il sera revenu de l'hôtellerie où il est retourné. Où est Angélique, Lisette?

LISETTE.

Il me semble l'avoir vue dans le jardin, qui s'amusait à cueillir des fleurs.

LUCIDOR, *en montrant Blaise.*

Voici un homme qui est de bonne volonté pour elle, qui a grande envie de l'épouser, et je lui demandais si elle avait de l'inclination pour lui. Qu'en pensez-vous?

MAITRE BLAISE.

Oui, de queul avis êtes-vous touchant ça, belle brunette, ma mie?

LISETTE.

Eh mais, autant que j'en puis juger, mon avis est que jusqu'ici elle n'a rien dans le cœur pour vous.

MAITRE BLAISE, *gaiement.*

Rian du tout? C'est ce que je disais. Que mademoiselle Lisette a de jugement!

LISETTE.

Ma réponse n'a rien de trop flatteur; mais je ne saurais en faire une autre.

MAITRE BLAISE, *cavalièrement.*

Ctelle-là est belle et bonne, et je m'y accorde. J'aime qu'on soit franc; et, en effet,



queul mérite avons-je pour li plaire, à cette enfant?

LISETTE.

Ce n'est pas que vous ne valiez votre prix, monsieur Blaise; mais je crains que madame Argante ne vous trouve pas assez de bien pour sa fille.

MAITRE BLAISE, *riant.*

Ça est vrai, pas assez de bian. Pus vous allez, mieux vous dites.

LISETTE.

Vous me faites rire, avec votre air joyeux.

LUCIDOR.

C'est qu'il n'espère pas grand'chose.

MAITRE BLAISE.

Oui, velà ce que c'est; et pis, tout ce qui viant, je le prends. (*A Lisette.*) Le biau brin de fille que vous êtes!

LISETTE.

La tête lui tourne, ou il y a là quelque chose que je n'entends pas.

MAITRE BLAISE.

Stapendant je me baillerai bian du tourment pour avoir Angélique; et il en pourra venir que je l'aurons, ou bian que je ne l'aurons pas: faut mettre les deux pour deviner juste.

LISETTE, *en riant.*

Vous êtes un très-grand devin.

LUCIDOR.

Quoi qu'il en soit, j'ai aussi un parti à lui offrir, mais un très-bon parti; il s'agit d'un

homme du monde, et voilà pourquoi je m'informe si elle n'aime personne.

LISETTE.

Dès que vous vous mêlez de l'établir, je pense bien qu'elle s'en tiendra là.

LUCIDOR.

Adieu, Lisette. Je vais faire un tour dans la grande allée ; quand Angélique sera venue, je vous prie de m'en avertir. Soyez persuadée, à votre égard, que je ne m'en retournerai point à Paris sans récompenser le zèle que vous m'avez marqué.

LISETTE.

Vous avez bien de la bonté, monsieur.

LUCIDOR, *bas à Blaise, en s'en allant.*

Ménagez vos termes avec Lisette, maître Blaise.

MAITRE BLAISE.

Aussi fais-je, je n'y mets pas le sens commun.

## SCÈNE IV

### LISETTE, MAITRE BLAISE.

LISETTE.

Ce M. Lucidor a le meilleur cœur du monde !

MAITRE BLAISE.

Oh ! un cœur magnifique, un cœur tout d'or. Au surplus, comment vous portez-vous, mademoiselle Lisette ?

LISETTE, *riant.*

Eh ! que voulez-vous dire, avec votre compliment, maître Blaise? Vous tenez depuis un moment des discours bien étranges.

MAITRE BLAISE.

Oui, j'ons des manières fantasques, et ça vous étonne, n'est-ce pas? Je m'en doute bian. (*Par réflexion.*) Que vous êtes agriable!

LISETTE.

Que vous êtes original, avec votre agréable! Comme il me regarde ! En vérité, vous extravaguez.

MAITRE BLAISE.

Tout au contraire, c'est ma prudence qui vous contemple.

LISETTE.

Eh bien, contemplez, voyez : ai-je aujourd'hui le visage autrement fait que je ne l'avais hier?

MAITRE BLAISE.

Non, c'est moi qui le vois mieux que de coutume; il est tout nouviau pour moi.

LISETTE, *voulant s'en aller.*

Eh! que le ciel vous bénisse!

MAITRE BLAISE, *l'arrêtant.*

Attendez donc.

LISETTE.

Eh ! que me voulez-vous? C'est se moquer que de vous entendre; on dirait que vous m'en contez : je sais bien que vous êtes un fermier à votre aise, et que je ne suis pas pour vous : de quoi s'agit-il donc?

MAITRE BLAISE.

De m'acouter sans y voir goutte, et de dire à part vous : Ouais ! faut qu'il y ait un secret à ça.

LISETTE.

Et à propos de quoi, un secret? Vous ne me dites rien d'intelligible.

MAITRE BLAISE.

Non, c'est fait exprès, c'est résolu.

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier! Ne recherchez-vous pas Angélique?

MAITRE BLAISE.

Ça est itou conclu.

LISETTE.

Plus je rêve, et plus je m'y perds.

MAITRE BLAISE.

Faut que vous vous y perdiais.

LISETTE.

Mais pourquoi me trouver si agréable? Par quel accident le remarquez-vous plus qu'à l'ordinaire? Jusqu'ici vous n'avez pas pris garde si je l'étais ou non. Croirai-je que vous êtes tombé subitement amoureux de moi? Je ne vous en empêche pas.

MAITRE BLAISE, *vite et vivement.*

Je ne dis pas que je vous aime.

LISETTE, *riant.*

Que dites-vous donc?

MAITRE BLAISE.

Je ne dis pas que je ne vous aime point, ni l'un ni l'autre, vous m'en êtes témoin; j'ons donné ma parole, je marche droit en besogne, voyez-vous: il n'y a pas à rire à ça, je ne dis rin, mais je pense; et je vais répétant: Que vous êtes agriable!

LISETTE, *étonnée, le regardant.*

Je vous regarde à mon tour; et, si je ne me figurais pas que vous êtes timbré, en vérité, je soupçonnerais que vous ne me haïssez pas.

MAITRE BLAISE.

Oh! soupçonnez, croyez, persuadez-vous, il n'y aura pas de mal, pourvu qu'il n'y ait pas de ma faute, et que ça vienne de vous toute seule, sans que je vous aide.

LISETTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

MAITRE BLAISE.

Et mêmement, à vous parmis de m'aimer; par exemple, j'y consens encore; si le cœur vous y porte, ne vous retenez pas, je vous lâche la bride là-dessus; il n'y aura rian de perdu.

LISETTE.

Le plaisant compliment! Eh! quel avantage en tirerais-je?

MAITRE BLAISE.

Oh, dame! je sis bridé; mais ce n'est pas comme vous, je ne saurais parler pus clair. Voici venir Angélique; laissez-moi li toucher un petit mot d'affection, sans que ça empêche que vous soyez gentille.

LISETTE.

Ma foi, votre tête est dérangée, monsieur Blaise, je n'en rabats rien.

## SCÈNE V

LISETTE, ANGÉLIQUE, *un bouquet à la main*, MAITRE BLAISE.

ANGÉLIQUE.

Bonjour, monsieur Blaise. Est-il vrai, Lisette, qu'il est venu quelqu'un de Paris, pour M. Lucidor?

LISETTE.

Oui, à ce que j'ai su.

ANGÉLIQUE.

Dit-on que ce soit pour l'emmener à Paris qu'on est venu?

LISETTE.

C'est ce que je ne sais pas; M. Lucidor ne m'en a rien appris.

MAITRE BLAISE.

Il n'y a pas d'apparence; il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

ANGÉLIQUE.

Me marier, monsieur Blaise! et à qui donc, s'il vous plaît?

MAITRE BLAISE.

La parsonne n'a pas encore de nom.

LISETTE.

Il parle vraiment d'un très-grand mariage; il s'agit d'un homme du monde, et il ne dit pas qui c'est, ni d'où il viendra.

ANGÉLIQUE, *d'un air tendre et discret.*

D'un homme du monde qu'il ne nomme pas?

LISETTE.

Je vous rapporte ses propres termes.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! je n'en suis pas inquiète; on le connaîtra tôt ou tard.

MAITRE BLAISE.

Ce n'est pas moi, toujours.

ANGÉLIQUE.

Oh! je le crois bien; ce serait là un beau mystère; vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

MAITRE BLAISE.

Eh bian! est-ce que les champs ne sont pas dans le monde? Stapendant, j'ons mes prétentions itou; mais je ne me cache pas, je dis mon nom; je me montre, en publiant que je sis amoureux de vous; vous le savez bian.

(*Lisette lève les épaules.*)

ANGÉLIQUE.

Je l'avais oublié.

MAITRE BLAISE.

Me velà pour vous en aviser derechef: vous

souciez-vous un peu de ça, mademoiselle Angélique ?

(*Lisette boude.*)

ANGÉLIQUE.

Hélas ! guère.

MAITRE BLAISE.

Guère ! C'est toujours queuque chose : prenez-y garde, au moins ; car je vais me douter, sans façon, que je vous plais.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous le conseille pas, monsieur Blaise ; car il me semble que non.

MAITRE BLAISE.

Ah ! bon ça, velà qui se comprend : c'est pourtant fâcheux, voyez-vous, ça me chagraine ; mais n'importe, ne vous gênez pas ; je revienrai tantôt pour savoir si vous désirez que j'en parle à madame Argante, ou s'il faudra que je m'en taise ; ruminez ça à part vous, et faites à votre guise. Bonjour. (*A Lisette, en s'en allant.*) Que vous êtes avenante !

LISETTE, *en colère.*

Quelle cervelle !



## SCÈNE VI

### LISETTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Heureusement, je ne crains pas son amour; quand il me demanderait à ma mère, il n'en sera pas plus avancé.

LISETTE.

Lui ! c'est un conteur de sornettes, qui ne convient pas à une fille comme vous.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'écoute pas. Mais dis-moi, Lisette, M. Lucidor parle donc sérieusement d'un mari ?

LISETTE.

Mais d'un mari distingué, d'un établissement considérable.

ANGÉLIQUE.

Très-considérable, si c'est ce que je soupçonne.

LISETTE.

Eh ! que soupçonnez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! je rougirais trop, si je me trompais.

LISETTE.

Ne serait-ce pas lui, par hasard, que vous vous imaginez être l'homme en question, tout

grand seigneur qu'il est par ses richesses?

ANGÉLIQUE.

Bon! lui! Je ne sais pas seulement moi-même ce que je veux dire: on rêve, on promène sa pensée, et puis c'est tout. On le verra, ce mari; je ne l'épouserai pas sans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne serait qu'un de ses amis, ce serait toujours une grande affaire. A propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir quand vous seriez venue, et il m'attend dans l'allée.

ANGÉLIQUE.

Eh! va donc; à quoi t'amuses-tu là? Pardi, tu fais bien les commissions qu'on te donne; il n'y sera peut-être plus.

## SCÈNE VII

LISETTE, ANGÉLIQUE, LUCIDOR.

LUCIDOR.

Y a-t-il longtemps que vous êtes ici, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur; il n'y a qu'un moment que je sais que vous avez envie de me parler, et je la querellais de ne me l'avoir pas dit plus tôt.

LUCIDOR.

Oui, j'ai à vous entretenir d'une chose assez importante.

LISETTE.

Est-ce en secret? M'en irai-je?

LUCIDOR.

Il n'y a pas de nécessité que vous restiez.

ANGÉLIQUE.

Aussi bien je crois que mère aura besoin d'elle.

LISETTE.

Je me retire donc.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE VIII

ANGÉLIQUE, LUCIDOR.

(*Lucidor regarde attentivement Angélique.*)

ANGÉLIQUE, *en riant.*

A quoi songez-vous donc en me considérant si fort?

LUCIDOR.

Je songe que vous embellissez tous les jours.

ANGÉLIQUE.

Ce n'était pas de même quand vous étiez malade. A propos, je sais que vous aimez les fleurs, et je pensais à vous aussi en cueillant ce petit bouquet; tenez, monsieur, prenez-le.

(*Les yeux baissés, elle fait la révérence en donnant son bouquet.*)

LUCIDOR, *rendant le bouquet.*

Je ne le prendrai que pour vous le rendre, j'aurai plus de plaisir à vous le voir.

ANGÉLIQUE, *reprenant le bouquet.*

Et moi, à cette heure que je l'ai reçu, je l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGÉLIQUE.

Ah ! cela est si aisé avec de certaines personnes. Mais que me voulez-vous donc ?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'extrême amitié que j'ai pour vous, à condition qu'avant tout, vous m'instruirez de l'état de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! le compte en sera bientôt fait ! Je ne vous en dirai rien de nouveau : ôtez notre amitié, que vous savez bien, il n'y a rien dans mon cœur, que je sache ; je n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plaisir, que j'en oublie presque ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Comment faire ? Vous oublierez donc toujours, à moins que je ne me taise ; je ne connais point d'autre secret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce secret-là; mais poursuivons. Il n'y a encore environ que sept semaines que je suis ici.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il tant que cela? Que le temps passe vite! Après?

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jeunes gens du pays qui vous font la cour; lequel de tous distinguez-vous parmi eux? Confiez-moi ce qui en est comme au meilleur ami que vous ayez.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas, monsieur, pourquoi vous pensez que j'en distingue. Des jeunes gens qui me font la cour! Est-ce que je les remarque? Est-ce que je les vois? Ils perdent donc bien leur temps.

LUCIDOR.

Je vous crois, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je ne me souciais d'aucun quand vous êtes venu ici, et je ne m'en soucie pas davantage depuis que vous y êtes, assurément.

LUCIDOR.

Êtes-vous aussi indifférente pour maître Blaise, ce jeune fermier, qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit?

ANGÉLIQUE.

Il me demandera en ce qui lui plaira; mais,

en un mot, tous ces gens-là me déplaisent depuis le premier jusqu'au dernier; principalement lui, qui me reprochait l'autre jour que nous parlions trop souvent tous deux, comme s'il n'était pas bien naturel de se plaire plus en votre compagnie qu'en la sienne. Que cela est sot!

LUCIDOR.

Si vous ne haïssez pas de me parler, je vous le rends bien, ma chère Angélique: quand je ne vous vois pas, vous me manquez, et je vous cherche.

ANGÉLIQUE.

Vous ne cherchez pas longtemps; car je reviens bien vite, et ne sors guère.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revenue, je suis content.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je ne suis pas mélancolique.

LUCIDOR.

Il est vrai; je vois avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGÉLIQUE.

Oui; mais malheureusement vous n'êtes pas de notre village, et vous retournerez peut-être bientôt à votre Paris, que je n'aime guère. Si j'étais à votre place, il me viendrait plutôt chercher que je n'irais le voir.

LUCIDOR.

Eh! qu'importe que j'y retourne ou non, puisqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y soyons tous deux.

ANGÉLIQUE.

Tous deux, monsieur Lucidor! Eh mais! contez-moi donc comme quoi.

LUCIDOR.

C'est que je vous destine un mari qui y demeure.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible? Ah çà! ne me trompez pas, au moins, tout le cœur me bat; loge-t-il avec vous?

LUCIDOR.

Oui, Angélique, nous sommes dans la même maison.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas assez, je n'ose encore être bien aise en toute confiance. Quel homme est-ce?

LUCIDOR.

Un homme très-riche.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas là le principal. Après?

LUCIDOR.

Il est de mon âge et de ma taille.

ANGÉLIQUE.

Bon, c'est ce que je voulais savoir.

LUCIDOR.

Nos caractères se ressemblent, il pense comme moi.

ANGÉLIQUE.

Toujours de mieux en mieux. Que je l'aimerai !

LUCIDOR.

C'est un homme tout aussi uni, tout aussi sans façon que je le suis.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition ni gloire, et qui n'exigera de celle qu'il épousera que son cœur.

ANGÉLIQUE, *vivement, en riant.*

Il l'aura, monsieur Lucidor, il l'aura; il l'a déjà; je l'aime autant que vous, ni plus ni moins.

LUCIDOR.

Vous aurez le sien, Angélique, je vous en assure : je le connais, c'est tout comme s'il vous le disait lui-même.

ANGÉLIQUE.

Eh! sans doute; et moi, je réponds aussi comme s'il était là.

LUCIDOR.

Ah ! que de l'humeur dont il est, vous allez le rendre heureux !

ANGÉLIQUE.

Ah! je vous promets qu'il ne sera pas heureux tout seul.

LUCIDOR.

Adieu, ma chère Angélique; il me tarde

d'entretenir votre mère, et d'avoir son consentement. Le plaisir que me fait ce mariage ne me permet pas de différer davantage. Mais, avant que je vous quitte, acceptez de moi ce petit présent de noce, que j'ai droit de vous offrir, suivant l'usage, et en qualité d'ami; ce sont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

(*Il lui donne un écrin.*)

ANGÉLIQUE.

Et moi, je les prends, parce qu'ils y retourneront avec vous, et que nous y serons ensemble; mais il ne fallait point de bijoux, c'est votre amitié qui est le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angélique; votre mari ne tardera pas à paraître.

ANGÉLIQUE.

Courez donc, afin qu'il vienne plus vite.

(*Lucidor sort.*)

## SCÈNE IX

### LISETTE, ANGÉLIQUE.

LISETTE.

Eh bien, mademoiselle, êtes-vous instruite? A qui vous marie-t-on?

ANGÉLIQUE.

A lui, ma chère Lisette, à lui-même; et je l'attends.

LISETTE.

A lui, dites-vous? Et quel est donc cet homme qui s'appelle lui par excellence? Est-ce qu'il est ici?

ANGÉLIQUE.

Eh! tu as dû le rencontrer; il va trouver ma mère.

LISETTE.

Je n'ai vu que M. Lucidor, et ce n'est pas lui qui vous épouse.

ANGÉLIQUE.

Eh! si fait; voilà vingt fois que je te le répète. Si tu savais comme nous nous sommes parlé, comme nous nous entendions bien sans qu'il ait dit: « C'est moi »; mais cela était si clair, si agréable, si tendre!...

LISETTE.

Je ne l'aurais jamais imaginé.

## SCÈNE X

LISETTE, ANGÉLIQUE, LUCIDOR, FRONTIN.

LISETTE.

Mais le voici encore.

LUCIDOR.

Je reviens, belle Angélique. En allant chez votre mère, j'ai trouvé monsieur qui arrivait; et j'ai cru qu'il n'y avait rien de plus pressé que de vous l'amener; c'est lui, c'est ce mari

pour qui vous êtes si favorablement prévenue, et qui, par le rapport de nos caractères, est en effet un autre moi-même, il m'a apporté aussi le portrait d'une jeune et jolie personne qu'on veut me faire épouser à Paris. (*Il lui présente un portrait.*) Jetez les yeux dessus; comment le trouvez-vous?

ANGÉLIQUE, *d'un air mourant, le repousse.*

Je ne m'y connais pas.

LUCIDOR.

Adieu; je vous laisse ensemble, et je cours chez madame Argante. (*Il s'approche d'elle.*) Etes-vous contente?

(*Angélique, sans lui répondre, tire la boîte de bijoux, et la lui rend sans le regarder; elle la met dans sa main, et il s'arrête comme surpris, et sans la lui remettre; après quoi il sort.*)

## SCÈNE XI

LISETTE, ANGÉLIQUE, FRONTIN. (*Angélique reste immobile; Lisette tourne autour de Frontin avec surprise, et Frontin paraît embarrassé.*)

FRONTIN, *à Angélique, après un long silence.*

Mademoiselle, l'étonnante immobilité où je vous vois intimide extrêmement mon inclination naissante; vous me découragez tout à fait, et je sens que je perds la parole.

LISETTE.

Mademoiselle est immobile, vous muet, et

moi stupéfaite; j'ouvre les yeux, je regarde, et je n'y comprends rien.

ANGÉLIQUE, *tristement.*

Lisette, qui est-ce qui l'aurait cru?

LISETTE.

Je ne le crois pas, moi qui le vois.

FRONTIN.

Si la charmante Angélique daignait seulement jeter un regard sur moi, je crois que je ne lui ferais point de peur, et peut-être y reviendrait-elle : on s'accoutume aisément à me voir, j'en ai l'expérience; essayez-en.

ANGÉLIQUE, *sans le regarder.*

Je ne saurais; ce sera pour une autre fois. Lisette, tenez compagnie à monsieur; je lui demande pardon, je ne me sens pas bien, j'étouffe, et je vais me retirer dans ma chambre. *(Elle sort.)*

## SCÈNE XII

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Mon mérite a manqué son coup.

LISETTE, *à part.*

C'est Frontin, c'est lui-même.

FRONTIN, *à part.*

Voici le plus fort de ma besogne ici. (*Haut.*

Ma mie, que dois-je conjecturer d'un aussi langoureux accueil? *(Lisette ne répond pas, et le regarde. Il continue :)* Eh bien, répondez donc. Allez-vous me dire aussi que ce sera pour une autre fois?

LISETTE.

Monsieur, ne t'ai-je pas vu quelque part?

FRONTIN.

Comment donc! ne t'ai-je pas vu quelque part? Ce village-ci est bien familier.

LISETTE, *à part.*

Est-ce que je me tromperais?... *(Haut.)* Monsieur, excusez-moi, mais n'avez-vous jamais été, à Paris, chez une madame Dorman, où j'étais?

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est que madame Dorman? Dans quel quartier?

LISETTE.

Du côté de la place Maubert, chez un marchand de café, au second.

FRONTIN.

Une place Maubert! une madame Dorman! un second! Non, mon enfant, je ne connais point cela, et je prends toujours mon café chez moi.

LISETTE.

Je ne dis plus mot; mais j'avoue que je vous ai pris pour Frontin, et il faut que je me fasse toute la violence du monde pour m'imaginer que ce n'est point lui.

FRONTIN.

Frontin! mais c'est un nom de valet?

LISETTE.

Oui, monsieur; et il m'a semblé que c'était toi... que c'était vous, dis-je.

FRONTIN.

Quoi! toujours des tu et des toi? Vous me lassez à la fin.

LISETTE.

J'ai tort; mais tu lui ressembles si fort... Eh! monsieur, pardon. Je retombe toujours. Quoi! tout de bon, ce n'est pas toi?... Je veux dire ce n'est pas vous?

FRONTIN, *riant.*

Je crois que le plus court est d'en rire moi-même. Allez, ma fille, un homme moins raisonnable et de moindre étoffe, se fâcherait; mais je suis trop au-dessus de votre méprise, et vous me divertiriez beaucoup, si ce n'était le désagrément qu'il y a d'avoir une physionomie commune avec ce coquin-là. La nature pouvait se passer de lui donner le double de la mienne, et c'est un affront qu'elle m'a fait; mais ce n'est pas votre faute. Parlons de votre maîtresse.

LISETTE.

Oh! monsieur, n'y ayez point de regret; celui pour qui je vous prenais est un garçon fort aimable, fort amusant, plein d'esprit et d'une très-jolie figure.

FRONTIN.

J'entends bien; la copie est parfaite.

LISETTE.

Si parfaite, que je n'en reviens point; et tu serais le plus grand maraud..... Monsieur, je me brouille encore; la ressemblance m'emporte.

FRONTIN.

Ce n'est rien, je commence à m'y faire; ce n'est pas à moi à qui vous parlez.

LISETTE.

Non, monsieur, c'est à votre copie; et je voulais dire qu'il aurait grand tort de me tromper, car je voudrais de tout mon cœur que ce fût lui : je crois qu'il m'aimait, et je le regrette.

FRONTIN.

Vous avez raison, il en valait bien la peine. *(A part.)* Que cela est flatteur !

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier; à chaque fois que vous parlez, il me semble l'entendre.

FRONTIN.

Vraiment, il n'y a rien là de surprenant; dès qu'on se ressemble, on a le même son de voix, et volontiers les mêmes inclinations; il vous aimait, dites-vous, et je ferais comme lui, sans l'extrême distance qui nous sépare.

LISETTE.

Hélas ! je me réjouissais en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTIN, *à part.*

Oh !..... *(Haut.)* Tant d'amour sera récom-

pensé, ma belle enfant, je vous le prédis. En attendant, vous ne perdrez pas tout; je m'intéresse à vous, et je vous rendrai service : ne vous mariez point sans me consulter.

LISETTE.

Je sais garder un secret, monsieur, dites-moi si c'est toi.

FRONTIN.

Allons, vous abusez de ma bonté; il est temps que je me retire. *(A part, en s'en allant.)* Ouf! le rude assaut!

## SCÈNE XIII

LISETTE, *seule.*

Je m'y suis pris de toutes façons, et ce n'est pas lui, sans doute; mais il n'y a jamais rien eu de pareil: quand ce serait lui, au reste, maître Blaise est bien un autre parti, s'il m'aime.

## SCÈNE XIV

MAITRE BLAISE, LISETTE.

MAITRE BLAISE.

Eh bien! fillette, à quoi en suis-je avec Angélique?

LISETTE.

Au même état où vous étiez tantôt.

MAITRE BLAISE, *en riant.*

Eh mais ! tampire, ma grande fille.

LISETTE.

Ne me direz-vous point ce que peut signifier le tampis que vous me dites en riant?

MAITRE BLAISE.

C'est que je ris de tout, mon poulet.

LISETTE.

En tout cas, j'ai un avis à vous donner : c'est qu'Angélique ne paraît pas disposée à accepter le mari que M. Lucidor lui destine, et qui est ici ; et que, si dans ces circonstances, vous continuez à la rechercher, apparemment vous l'obtiendrez.

MAITRE BLAISE, *tristement.*

Croyez-vous ? Eh mais ! tant mieux.

LISETTE.

Oh ! vous m'impatientez avec vos tant mieux si tristes, et vos tant pis si gaillards ; et le tout en m'appelant ma grande fille, et mon poulet : il faut, s'il vous plaît, que j'en aie le cœur net ; monsieur Blaise, pour la dernière fois, est-ce que vous m'aimez ?

MAITRE BLAISE.

Il n'y a pas encore de réponse à ça.

LISETTE.

Vous vous moquez donc de moi?

MAITRE BLAISE.

V'là une mauvaise pensée.

LISETTE.

Avez-vous toujours dessein de demander Angélique en mariage?

MAITRE BLAISE.

Le micmac le requiert.

LISETTE.

Le micmac! Et, si on vous la refuse, en serez-vous fâché?

MAITRE BLAISE, *riant.*

Oui, dà.

LISETTE.

En vérité, dans l'incertitude où vous me tenez de vos sentiments, que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites? Mettez-vous à ma place.

MAITRE BLAISE.

Boutez-vous à la mienne.

LISETTE.

Eh! quelle est-elle? Car, si vous êtes de bonne foi, si effectivement vous m'aimez.....

MAITRE BLAISE, *riant.*

Oui, je suppose.

LISETTE.

Vous jugez bien que je n'aurai pas le cœur ingrat.

MAITRE BLAISE, *riant.*

Hé! hé! hé!..... Lorgnez-moi un peu, que je voie si ça est vrai.

LISETTE.

Qu'en ferez-vous ?

MAITRE BLAISE, *riant*.

Hé ! hé !..... Je le garde. La gentille enfant ! Queu dommage de laisser ça dans la peine !

LISETTE.

Quelle obscurité ! Voilà madame Argante et M. Lucidor ; * il est apparemment question du mariage d'Angélique avec l'amant qui lui est venu ; la mère voudra qu'elle l'épouse ; et, si elle obéit, comme elle y sera peut-être obligée, il ne sera plus nécessaire que vous la demandiez, * ainsi, retirez-vous, je vous prie.

MAITRE BLAISE.

* Oui ; mais je sis d'obligation aussi de revenir voir ce qui en est, pour me comporter à l'avenant.

LISETTE, *fâchée*.

* Encore ! Oh ! votre énigme est d'une impertinence qui m'indigne. *

MAITRE BLAISE, *riant, et s'en allant*.

C'est pourtant douze mille francs qui vous fâchent.

LISETTE, *le voyant aller*.

Douze mille francs ! Où va-t-il prendre ce qu'il dit là ? Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

## SCÈNE XV

LISETTE, MADAME ARGANTE, FRONTIN, LUCIDOR.

MADAME ARGANTE, *en entrant, à Frontin.*

Eh! monsieur, ne vous rebutez point; il n'est pas possible qu'Angélique ne se rende, il n'est pas possible. *(A Lisette.)* Lisette, vous étiez présente quand monsieur a vu ma fille; est-il vrai qu'elle ne l'ait pas bien reçu? Qu'a-t-elle donc dit? Parlez; a-t-il lieu de se plaindre?

LISETTE.

Non, madame, je ne me suis point aperçue de mauvaise réception; il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune et honnête fille, qui se trouve, pour ainsi dire, mariée dans la minute; mais, pour le peu que madame la rassure et s'en mêle, il n'y aura pas la moindre difficulté.

LUCIDOR.

Lisette a raison; je pense comme elle.

MADAME ARGANTE.

Eh! sans doute, elle est si jeune et si innocente!

FRONTIN.

Madame, le mariage en impromptu étonne l'innocence, mais ne l'afflige pas; et votre fille est allée se trouver mal dans sa chambre.

MADAME ARGANTE.

Vous verrez, monsieur; vous verrez..... Allez, Lisette, dites-lui que je lui ordonne de venir tout à l'heure, amenez-la ici; partez.

*(Lisette sort.)*

## SCÈNE XVI

### MADAME ARGANTE, FRONTIN, LUCIDOR.

MADAME ARGANTE, *à Frontin.*

Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouvements-là, monsieur; ce ne sera rien.

FRONTIN.

Vous avez beau dire, on a eu tort de m'exposer à cette aventure-ci; il est fâcheux à un galant homme à qui tout Paris jette ses filles à la tête, et qui les refuse toutes, de venir lui-même essuyer les dédains d'une jeune citoyenne de village, à qui on ne demande précisément que sa figure en mariage. Votre fille me convient fort, et je rends grâce à mon ami de me l'avoir retenue; mais il fallait, en m'appelant, me tenir sa main si prête et si disposée, que je n'eusse qu'à tendre la mienne pour la recevoir; point d'autre cérémonie.

LUCIDOR.

Je n'ai pas dû deviner l'obstacle qui se présente.

MADAME ARGANTE.

Eh! messieurs, un peu de patience; regar-

dez-la dans cette occasion-ci comme un enfant.

## SCÈNE XVII

LISETTE, ANGÉLIQUE, MADAME ARGANTE, FRONTIN, LUCIDOR.

MADAME ARGANTE.

Approchez, mademoiselle, approchez : n'êtes-vous pas bien sensible à l'honneur que vous fait monsieur de venir vous épouser, malgré votre peu de fortune et la médiocrité de votre état ?

FRONTIN.

Rayons ce mot d'honneur, mon amour et ma galanterie le désapprouvent.

MADAME ARGANTE.

Non, monsieur, je dis la chose comme elle est. Répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Ma mère !.....

MADAME ARGANTE.

Vite donc.

FRONTIN.

Point de ton d'autorité, sinon je reprends mes bottes, et monte à cheval. *(A Angélique.)* Vous ne m'avez pas encore regardé, fille aimable, vous n'avez point encore vu ma personne ; vous la rebutez sans la connaître ; voyez-la, pour en juger.

ANGÉLIQUE.

Monsieur.....

MADAME ARGANTE.

Monsieur! ma mère! Levez la tête.

FRONTIN.

Silence, maman; voilà une réponse entamée.

LISETTE.

Vous êtes trop heureuse, mademoiselle; il faut que vous soyez née coiffée.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

En tout cas, je ne suis pas née babillarde.

FRONTIN.

Vous n'en êtes que plus rare. Allons, mademoiselle, reprenez haleine, et prononcez.

MADAME ARGANTE.

Je dévore ma colère.

LUCIDOR.

Que je suis mortifié!

FRONTIN, *à Angélique.*

Courage; encore un effort pour achever.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je ne vous connais point.

FRONTIN.

La connaissance est sitôt faite en mariage; c'est un pays où l'on va si vite.....

MADAME ARGANTE.

Comment! étourdie, ingrate que vous êtes!

FRONTIN.

Ah! ah! madame Argante, vous avez le dialogue d'une rudesse insoutenable.

MADAME ARGANTE.

Je sors; je ne pourrais pas me retenir; mais je la déshérite, si elle continue de répondre aussi mal aux obligations que nous vous avons, messieurs. Depuis que M. Lucidor est ici, son séjour n'a été marqué, pour nous, que par des bienfaits. Pour comble de bonheur, il procure à ma fille un mari tel qu'elle ne pouvait pas l'espérer, ni pour le bien, ni pour le rang, ni pour le mérite.....

FRONTIN.

Tout doux, appuyez légèrement sur le dernier.

MADAME ARGANTE.

Et, merci de ma vie, qu'elle l'accepte, ou je la renonce.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE XVIII

LISETTE, ANGÉLIQUE, FRONTIN, LUCIDOR.

LISETTE.

En vérité, mademoiselle, on ne saurait vous excuser. Attendez-vous qu'il vous vienne un prince?

FRONTIN.

Sans vanité, voici mon apprentissage en fait de refus; je ne connaissais pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous savez, belle Angélique, que je vous ai d'abord consultée sur ce mariage; je n'y ai pensé que par zèle pour vous, et vous m'en avez paru satisfaite.

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur, votre zèle est admirable; c'est la plus belle chose du monde; j'ai tort, je suis une étourdie, mais laissez-moi dire. A cette heure que ma mère n'y est plus, et que je suis un peu plus hardie, il est juste que je parle à mon tour, et je commence par vous, Lisette; c'est que je vous prie de vous taire, entendez-vous? Il n'y a rien ici qui vous regarde : quand il vous viendra un mari, vous en ferez ce qu'il vous plaira, sans que je vous en demande compte, et je ne vous dirai point sottement, ni que vous êtes née coiffée, ni que vous êtes trop heureuse, ni que vous attendez un prince, ni d'autres propos aussi ridicules que vous m'avez tenus, sans savoir ni quoi, ni qu'est-ce.

FRONTIN.

Sur sa part, je devine la mienne.

ANGÉLIQUE.

La vôtre est toute prête, monsieur. Vous êtes honnête homme, je pense?

FRONTIN.

C'est en quoi je brille.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voudrez pas causer du chagrin à une fille qui ne vous a jamais fait de mal; cela serait cruel et barbare.

FRONTIN.

Je suis l'homme du monde le plus humain; vos pareilles en ont mille preuves.

ANGÉLIQUE.

C'est bien fait; je vous dirai donc, monsieur, que je serais mortifiée s'il fallait vous aimer; le cœur me le dit, on sent cela; non que vous ne soyez fort aimable; pourvu que ce ne soit pas moi qui vous aime, je ne finirai point de vous louer quand ce sera pour une autre; je vous prie de prendre en bonne part ce que je vous dis là, j'y vais de tout mon cœur; ce n'est pas moi qui ai été vous chercher, une fois; je ne songeais pas à vous; et, si je l'avais pu, il ne m'en aurait pas plus coûté de vous crier: « Ne venez pas », que de vous dire : « Allez-vous-en. »

FRONTIN.

Comme vous me le dites.

ANGÉLIQUE.

Oh! sans doute; et le plus tôt sera le mieux. Mais que vous importe, vous ne manquerez pas de filles; quand on est riche, on a tout ce qu'on veut, à ce qu'on dit; au lieu que naturellement je n'aime pas l'argent; j'aimerais mieux en donner que d'en prendre; c'est là mon humeur.

FRONTIN.

Elle est bien opposée à la mienne. A quelle heure voulez-vous que je parte?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien honnête; quand il vous plaira, je ne vous retiens pas; il est tard à cette heure, mais il fera beau demain.

FRONTIN, *à Lucidor.*

Mon grand ami, voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné, et je le reçois, sauf vos conseils, qui me régleront là-dessus cependant; ainsi, belle ingrate, je diffère encore mes derniers adieux.

ANGÉLIQUE.

Quoi! monsieur, ce n'est pas fait? Pardi! vous avez bon courage! (*Pendant que Frontin s'en va.*) Votre ami n'a guère de cœur; il me demande à quelle heure il partira, et il reste.

## SCÈNE XIX

LISETTE, ANGÉLIQUE, LUCIDOR.

LUCIDOR.

Il n'est pas si aisé de vous quitter, Angélique; mais je vous débarrasserai de lui.

LISETTE.

Quelle perte! un homme qui lui faisait sa fortune.

LUCIDOR.

Il y a des antipathies insurmontables; si Angélique est dans ce cas-là, je ne m'étonne point de son refus, et je ne renonce pas au projet de l'établir avantageusement.

ANGÉLIQUE.

Eh! monsieur, ne vous en mêlez pas. Il y a des gens qui ne font que nous porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon, avec les intentions que j'ai! Et qu'avez-vous à reprocher à mon amitié?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Son amitié! Le méchant homme!

LUCIDOR.

Dites-moi de quoi vous vous plaignez.

ANGÉLIQUE.

Moi, monsieur, me plaindre! Et qui est-ce qui y songe? Où sont les reproches que je vous fais? Me voyez-vous fâchée? Je suis très-contente de vous, vous en agissez on ne peut pas mieux! Comment donc, vous m'offrez des maris tant que j'en voudrai; vous m'en faites venir de Paris, sans que j'en demande; y a-t-il rien de plus obligeant, de plus officieux? Il est vrai que je laisse là tous vos mariages; mais aussi il ne faut pas croire, à cause de vos rares bontés, qu'on soit obligée vite et vite, de se donner au premier venu, que vous attirerez de je ne sais où, et qui arrivera tout botté pour m'épouser sur votre parole; il ne faut pas croire cela. Je suis fort reconnaissante, mais je ne suis pas idiote.

LUCIDOR.

Quoi que vons en disiez, vos discours ont une aigreur que je ne sais à quoi attribuer, et que je ne mérite point.

LISETTE.

Ah! j'en sais bien la cause, moi, si je voulais parler.

ANGÉLIQUE.

Hem! qu'est-ce que c'est que cette science que vous avez? Que veut-elle dire? Ecoutez, Lisette, je suis naturellement douce et bonne, un enfant a plus de malice que moi; mais, si vous me fâchez, vous m'entendez bien, je vous promets de la rancune pour mille ans.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez pas de moi, reprenez donc ce petit présent que je vous avais fait, et que vous m'avez rendu sans me dire pourquoi.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi? C'est qu'il n'est pas juste que je l'aie. Le mari et les bijoux étaient pour aller ensemble, et en rendant l'un, je rends l'autre. Vous voilà bien embarrassé; gardez cela pour cette charmante beauté dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres, reprenez ceux-ci.

ANGÉLIQUE.

Oh! qu'elle garde tout, monsieur, je les jetterais.

LISETTE.

Et moi, je les ramasserai.

LUCIDOR.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas que je

songe à vous marier; et que, malgré ce que vous m'avez dit tantôt, il y a quelque amour secret dont vous me faites mystère?

ANGÉLIQUE.

Eh! mais cela se peut bien; oui, monsieur, voilà ce que c'est; j'en ai pour un homme d'ici, et quand je n'en aurais pas, j'en prendrais tout exprès demain pour avoir un mari à ma fantaisie.

## SCÈNE XX

LISETTE, MAITRE BLAISE, ANGÉLIQUE, LUCIDOR.

MAITRE BLAISE.

Je requiers la parmission d'interrompre pour avoir la déclaration de voute darnière volonté; mademoiselle, retenez-vous voute amoureux nouviau venu?

ANGÉLIQUE.

Non; laissez-moi.

MAITRE BLAISE.

Me retenez-vous, moi?

ANGÉLIQUE.

Non.

MAITRE BLAISE.

Une fois, deux fois, me voulez-vous?

ANGÉLIQUE.

L'insupportable homme!

LISETTE.

Êtes-vous sourd, maître Blaise? Elle vous dit que non.

MAITRE BLAISE, *à Lisette.*

Oui, ma mie. (*A Lucidor.*) Ah çà! monsieur, je vous prends à témoin comme quoi je l'aime, comme quoi alle me repousse; que, si alle ne me prend pas, c'est sa faute, et que ce n'est pas sur moi qu'il en faut jeter l'endosse. (*A Lisette, à part.*) Bonjour, poulet. (*Et puis à tous.*) Au demeurant, ça ne me surprend point; mademoiselle Angélique en refuse deux, alle en refuserait trois, alle en refuserait un boissiau; il n'y en a qu'un qu'alle envie; tout le reste est du fretin pour elle, hormis M. Lucidor, que j'ons deviné drès le commencement.

ANGÉLIQUE, *outrée.*

M. Lucidor!

MAITRE BLAISE.

Li-même; n'ons-je pas vu que vous pleuriez quand il fut malade, tant vous aviez peur qu'il ne devînt mort?

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites là. Angélique pleurait par amitié pour moi.

ANGÉLIQUE.

Comment! vous ne croirez pas? Vous ne seriez pas un homme de bien de le croire. M'accuser d'aimer, à cause que je pleure, à cause que je donne des marques de bon cœur. Eh! mais je pleure tous les malades que je vois; je pleure pour tout ce qui est en danger de mourir; si mon oiseau mourait devant moi,

je pleurerais. Dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui?

LISETTE.

Passons, passons là-dessus; car, à vous parler franchement, je l'ai cru de même.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous aussi, Lisette! vous m'accablez, vous me déchirez! Eh! que vous ai-je fait? Quoi! un homme qui ne songe point à moi, qui veut me marier à tout le monde, je l'aimerais, moi, qui ne pourrais pas le souffrir s'il m'aimait! Moi, qui ai de l'inclination pour un autre! J'ai donc le cœur bien bas, bien misérable! Ah! que l'affront qu'on me fait m'est sensible!

LUCIDOR.

Mais, en vérité, Angélique, vous n'êtes pas raisonnable; ne voyez-vous pas que ce sont nos petites conversations qui ont donné lieu à cette folie qu'on a rêvée, et qu'elle ne mérite pas votre attention?

ANGÉLIQUE.

Hélas! monsieur, c'est par discrétion que je ne vous ai pas dit ma pensée; mais je vous aime si peu, que, si je ne me retenais pas, je vous haïrais depuis ce mari que vous avez mandé de Paris. Oui, monsieur, je vous haïrais; je ne sais trop même si je ne vous hais pas; je ne voudrais pas jurer que non, car j'avais de l'amitié pour vous, et je n'en ai plus. Est-ce là des dispositions pour aimer?

LUCIDOR.

Je suis honteux de la douleur où je vous vois. Avez-vous besoin de vous défendre! Dès

que vous en aimez un autre, tout n'est-il pas dit?

MAITRE BLAISE.

Un autre galant? Elle serait, morgué, bien en peine de le montrer.

ANGÉLIQUE.

En peine? Eh bien, puisqu'on m'obstine, c'est justement lui qui parle, cet indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai soupçonné.

MAITRE BLAISE.

Moi!

LISETTE.

Bon! cela n'est pas vrai.

ANGÉLIQUE.

Quoi! je ne sais pas l'inclination que j'ai? Oui, c'est lui, je vous dis que c'est lui.

MAITRE BLAISE.

Ah çà, mademoiselle, ne badinons point; ça n'a ni rime ni raison. Par votre foi, est-ce ma parsonne qui vous a pris le cœur?

ANGÉLIQUE.

Oh! je l'ai assez dit. Oui, c'est vous, malhonnête que vous êtes; si vous ne m'en croyez pas, je ne m'en soucie guère.

MAITRE BLAISE.

Eh! mais jamais voute mère n'y consentira.

ANGÉLIQUE.

Vraiment, je le sais bien.

MAITRE BLAISE.

Et pis, vous m'avez rebuté d'abord; j'ai compté là dessus, moi; je me sis arrangé autrement.

(*Il prend le bras de Lisette par dessous le sien.*)

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ce sont vos affaires.

MAITRE BLAISE.

On n'a pas un cœur qui va et qui vient comme une girouette; faut être fille pour ça. On se fie à des refus.

ANGÉLIQUE.

Oh ! accommodez-vous, benêt.

MAITRE BLAISE.

Sans compter que je ne sis pas riche.

LUCIDOR.

Ce n'est pas là ce qui m'embarrassera, et j'aplanirai tout; puisque vous avez le bonheur d'être aimé, maître Blaise, je donne vingt mille francs en faveur de ce mariage. (*Blaise quitte le bras de Lisette, et lui tourne le dos.*) Je vais en porter la parole à madame Argante, et je reviens dans le moment vous en rendre la réponse.

ANGÉLIQUE.

Comme on me persécute !

LUCIDOR.

Adieu, Angélique; j'aurai enfin la satisfaction de vous avoir mariée selon votre cœur, quelque chose qui m'en coûte.

(*Il sort.*)

ANGÉLIQUE.

Je crois que cet homme-là me fera mourir de chagrin !

## SCÈNE XXI

LISETTE, MAITRE BLAISE, ANGÉLIQUE.

LISETTE.

Ce M. Lucidor est un grand marieur de filles ! A quoi vous déterminez-vous, maître Blaise ?

MAITRE BLAISE, *après avoir rêvé.*

Je dis qu'ou êtes toujours bian jolie, mais que ces vingt mille francs vous font grand tort.

LISETTE.

Hum ! le vilain procédé !

ANGÉLIQUE, *à maître Blaise, d'un air languissant.*

Est-ce que vous aviez quelque dessein pour elle ?

MAITRE BLAISE.

Oui, je n'en fais pas le fin.

ANGÉLIQUE, *languissante.*

Sur ce pied-là, vous ne m'aimez pas ?

MAITRE BLAISE.

Si fait, dà ; ça m'avait un peu quitté, mais je vous r'aime chèrement à cette heure.

ANGÉLIQUE, *toujours languissante.*

A cause des vingt mille francs?

MAITRE BLAISE.

A cause de vous, et pour l'amour d'eux.

ANGÉLIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir?

MAITRE BLAISE.

Pargué ! A voute avis?

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous déclare que, si vous les prenez, je ne veux point de vous.

MAITRE BLAISE.

En veci bian d'un autre !

ANGÉLIQUE.

Il y aurait trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me marier à un autre, qui m'a offensée en particulier, en croyant que je l'aimais, et qu'on dit que j'aime moi-même.

LISETTE.

Mademoiselle a raison; j'approuve tout à fait ce qu'elle dit là.

MAITRE BLAISE.

Mais acoutez donc le bon sens : si je ne prends pas les vingt mille francs, vous me pardrez, vous ne m'aurez point, voute mère ne voura point de moi.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! si elle ne veut point de vous, je vous laisserai.

MAITRE BLAISE, *inquiet.*

Est-ce votre dernier mot?

ANGÉLIQUE.

Je ne changerai jamais.

MAITRE BLAISE.

Ah ! me vela biau garçon !

(*Il retourne à Lisette.*)

## SCÈNE XXII

LISETTE, MAITRE BLAISE, ANGÉLIQUE, LUCIDOR.

LUCIDOR.

Votre mère consent à tout, belle Angélique, j'en ai sa parole, et votre mariage avec maître Blaise est conclu, moyennant les vingt mille francs que je donne. Ainsi, vous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

MAITRE BLAISE.

Point du tout; il y a un autre vartigo qui la tiant; alle a de l'aversion pour le magot de vingt mille francs, à cause de vous qui les délivrez : alle ne veut point de moi si je les prends, et je veux du magot avec alle.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Et moi, je ne veux plus de qui que ce soit au monde.

LUCIDOR.

Arrêtez, de grâce, chère Angélique. Laissez-nous, vous autres.

MAITRE BLAISE, *à M. Lucidor, en prenant Lisette sous le bras.*

Nout premier marché tiant-il toujours?

LUCIDOR.

Oui, je vous le garantis.

MAITRE BLAISE.

Que le ciel vous consarve en joie! (*A Lisette.*) Je vous fiance donc, fillette.

## SCÈNE XXIII

ANGÉLIQUE, LUCIDOR.

LUCIDOR.

Vous pleurez, Angélique?

ANGÉLIQUE.

C'est que ma mère sera fâchée; et puis j'ai eu assez de confusion pour cela.

LUCIDOR.

A l'égard de votre mère, ne vous en inquiétez pas; je la calmerai: mais me laisserez-vous la douleur de n'avoir pu vous rendre heureuse?

ANGÉLIQUE.

Oh! voilà qui est fini, je ne veux rien d'un homme qui m'a donné le renom que je l'aimais toute seule.

LUCIDOR.

Je ne suis point l'auteur des idées qu'on a eues là-dessus.

ANGÉLIQUE.

On ne m'a point entendue me vanter que vous m'aimiez, quoique je l'eusse pu croire aussi bien que vous, après toutes les amitiés et toutes les manières que vous avez eues pour moi depuis que vous êtes ici; je n'ai pourtant pas abusé de cela : vous n'en avez pas agi de même, et je suis la dupe de ma bonne foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez pensé que je vous aimais, quand vous m'auriez cru pénétré de l'amour le plus tendre, vous ne vous seriez pas trompée.

ANGÉLIQUE, *ici redouble ses pleurs, et sanglote davantage.*

LUCIDOR, *continuant.*

Et, pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avoue que je vous adore, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien; mais si jamais je viens à aimer quelqu'un, ce ne sera pas moi qui lui chercherai des filles en mariage, je le laisserai plutôt mourir garçon.

LUCIDOR.

Hélas! Angélique, sans la haine que vous m'avez déclarée, et qui m'a paru si vraie, si naturelle, j'allais me proposer moi-même. Mais qu'avez-vous donc encore à soupirer?

ANGÉLIQUE.

Vous dites que je vous hais, n'ai-je pas raison? Quand il n'y aurait que ce portrait de Paris, qui est dans votre poche.

LUCIDOR.

Ce portrait n'est qu'une feinte; c'est celui d'une sœur que j'ai.

ANGÉLIQUE.

Je ne pouvais pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici, Angélique, et je vous le donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'en ferai-je, si vous n'y êtes plus? Un portrait ne guérit de rien.

LUCIDOR.

Et si je restais, si je vous demandais votre main, si nous ne nous quittions de la vie?

ANGÉLIQUE.

Voilà du moins ce qu'on appelle parler, cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc?

ANGÉLIQUE.

Ai-je jamais fait autre chose!

LUCIDOR, *se mettant tout à fait à genoux.*

Vous me transportez, Angélique!

## SCÈNE XXIV

### MAITRE BLAISE, LISETTE, ANGÉLIQUE, LUCIDOR, MADAME ARGANTE, FRONTIN.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! monsieur..... Mais que vois-je? Vous êtes aux genoux de ma fille, je pense?

LUCIDOR.

Oui, madame; et je l'épouse dès aujourd'hui, si vous y consentez.

MADAME ARGANTE, *charmée*.

Vraiment, que de reste, monsieur; c'est bien de l'honneur à nous tous; et il ne manquera rien à la joie où je suis, si monsieur (*montrant Frontin*), qui est votre ami, demeure aussi le nôtre.

FRONTIN.

Je suis de si bonne composition, que ce sera moi qui vous verserai à boire à table. (*A Lisette.*) Ma reine, puisque vous aimiez tant Frontin, et que je lui ressemble, j'ai envie de l'être.

LISETTE.

Ah! coquin, j'entends bien; mais tu l'es trop tard.

MAITRE BLAISE.

Je ne pouvons nous quitter, il y a douze mille francs qui nous suivent.

